

EPREUVE COMMUNE DE FRANÇAIS

Durée : 3 heures

L'épreuve consiste en une dissertation de 3 heures sur le programme (thème et œuvres) de français et de philosophie des classes préparatoires scientifiques. Elle vise à évaluer les aptitudes des candidats à la réflexion et à la communication écrite : respect du sujet et des auteurs utilisés dans l'argumentation, rigueur et méthode dans les développements, connaissance précise du programme et lecture attentive des œuvres, qualité de l'expression écrite.

Le thème de l'année était « Servitude et soumission » ; trois œuvres lui étaient associées :

- La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*
- Montesquieu, *Lettres persanes*
- Ibsen, *Une maison de poupée*

PRÉSENTATION DU SUJET

Celui qui obéit, celui dont la parole d'autrui détermine les mouvements, les peines, les plaisirs, se sent inférieur non par accident, mais par nature. À l'autre bout de l'échelle, on se sent de même supérieur, et ces deux illusions se renforcent l'une l'autre.

Simone WEIL, « Méditation sur l'obéissance et la liberté » (1937), in *Oppression et liberté*, Gallimard, 1955, p.190-191.

Vous discuterez cette affirmation à la lumière des œuvres au programme et de vos connaissances liées au thème.

RÉSULTATS ET COMMENTAIRE GÉNÉRAL

Moyenne et écart-type (toutes filières confondues) : **9,29 – 3.84** (2016 : 9,29 – 3.73 ; 2015 : 8.74 – 3.48).

Les étudiants semblent avoir été réceptifs au thème « Servitude et soumission », au programme de cette édition 2017. Cela s'est traduit par des compositions nourries, montrant **une connaissance satisfaisante des œuvres**. Malheureusement, le travail sérieux de préparation n'a pas toujours été payant : l'épreuve de dissertation exige, outre la maîtrise des textes au programme, une capacité à les mettre en perspective avec la thèse d'un auteur, thèse inédite qui ne se prête pas à une récitation de cours.

Or les correcteurs ont été surpris par l'**incapacité d'un très grand nombre de candidats à analyser la citation proposée**. Faute de compétences linguistiques suffisantes, beaucoup ont commis un contresens rédhibitoire en pensant que la philosophe défendait l'idée d'une soumission naturelle. Ce contresens provient le plus souvent d'une méconnaissance du sens de « nature », confondu avec ses contraires : l'habitude, la coutume, l'héritage ou la naissance... De même, « accident » n'est pas saisi comme l'antonyme d'« essence ». Les mots du sujet se prêtent alors à des combinaisons lexicales interchangeables : « sentiment naturel d'infériorité », « nature du sentiment d'infériorité », « sentiment d'infériorité par nature », etc. Empêtrés dans ces confusions conceptuelles, les candidats ont fini par estimer que « l'illusion » portait sur l'existence même des relations dominant/dominé, erreur très préjudiciable pour la suite des développements. Ils s'ingéniaient en effet à prouver d'abord que les rapports de domination n'étaient pas « illusoires », autrement dit qu'on pouvait tout à fait les repérer dans la réalité, contrairement à ce que prétendait Simone Weil...

Voilà pourquoi, si le jury relève de rapport en rapport la **très grande hétérogénéité des copies**, elle est plus

frappante encore cette année, comme en témoigne l'écart-type. Des notes très basses ont sanctionné des devoirs indigents et/ou totalement dysorthographiques, écrits parfois phonétiquement et sans ponctuation, avec des problèmes considérables de syntaxe. Un grand nombre de dissertations, un peu mieux rédigées et davantage illustrées, n'ont pu obtenir la moyenne en raison d'un hors-sujet découlant d'une lecture erronée du libellé. De bonnes notes ont pu être attribuées à des candidats qui, sans avoir repéré tous les enjeux de la thèse de Simone Weil, ont globalement saisi le sens de la citation et se sont interrogés sur la possibilité de vaincre l'illusion d'une naturalité des relations inférieur/supérieur. Les excellents candidats se distinguent par la rigueur de la réflexion et la qualité de l'expression écrite. Ils analysent d'emblée l'intégralité de la citation – y compris le rôle de la parole dans les phénomènes de domination, ce qui était au cœur du sujet proposé – ; ils formulent une problématique intelligente qui permet des développements richement illustrés ; ils discutent enfin la thèse de l'auteur avec une grande finesse.

ANALYSE ET COMPRÉHENSION DU SUJET

a) Reformulation des propos de l'auteur et mise en lumière des présupposés :

Le premier travail devait être l'élucidation du vocabulaire utilisé par l'auteur de la citation, et l'analyse de sa pensée. C'est l'étape décisive, sans laquelle le candidat risque le hors-sujet ou le contresens.

- « la parole d'autrui »

Le début de la citation affirme le caractère performatif du discours dans l'instauration de la situation interpersonnelle de soumission, laquelle relève de la « parole d'autrui ». Cela implique d'ores et déjà ce que la citation accentuera : pour qu'existe une relation de soumission/domination, il faut que recours soit fait à la parole (et non pas seulement à la force, la contrainte physique) ; cette relation ne relève donc pas, ou pas seulement, d'une quelconque faiblesse ou supériorité naturelle. On attendait donc des candidats qu'ils construisent leur devoir en centrant leur réflexion sur le lien que le langage entretient avec la servitude et la soumission. En d'autres termes, ils devaient montrer qu'une relation plaçant certains individus en situation de soumission et d'autres en situation de domination ne découle pas d'une loi de la jungle qui la justifierait en lui donnant un caractère destinal. Elle a à voir avec ce propre de l'homme qu'est la parole, laquelle se trouve comme confisquée par le dominant pour « déterminer » l'autre.

- « l'échelle », « inférieur/supérieur »

On notera que le présent de vérité générale affirme le caractère incontournable des conséquences de cette instauration de la domination par le discours. Elle positionne « celui qui obéit » et celui qui ordonne de façon hiérarchique, « inférieur »/« supérieur », ce qui est renforcé par le terme « échelle ». Dans le système à niveaux que constitue l'échelle, la suite hiérarchisée est continue et progressive. Simone WEIL laisse ainsi entendre que les relations de servitude et de soumission jouent à chaque échelon de la société humaine, ce qui n'est pas sans évoquer la chaîne des tyranneaux décrite par La Boétie. La première phrase détaille la situation de celui qui obéit, tandis que celui qui domine n'est évoqué que par le vague « on », ouvrant tout un éventail de domaines d'exercice de la supériorité issue du discours : domaine public, politique, social, domaine privé...

- « mouvements, peines, plaisirs »

Pour évoquer les situations où s'exerce la domination sur celui qui obéit, l'auteure utilise une succession de trois termes : « les mouvements », « les peines », « les plaisirs ». On peut distinguer « mouvements », qui renvoie plutôt à l'action ou au comportement et « peines »/« plaisirs », qui renvoient à l'intériorité. La domination a donc un caractère totalitaire, en ce sens qu'elle gouverne (« détermine » a ici le sens fort de soumettre à sa loi) la totalité d'un individu et l'aliène jusque dans son intimité.

- « par accident/par nature »

La suite de la citation confirme ce que suggérait le caractère performatif du commandement : cette relation ne repose pas sur la « nature », laquelle n'établirait pas de positionnement hiérarchique des hommes. La relation hiérarchique repose sur une adhésion subjective des individus, dominés ou dominants : l'un comme l'autre « se sent » inférieur ou supérieur, c'est-à-dire en éprouve l'impression (qui n'est pas de l'ordre d'une

connaissance objective). Ce faisant, l'un *et* l'autre confondent « accident » et « nature ». On espérait que les candidats définissent ces notions. L'accident désigne ce qui appartient à un être, ou ce qui arrive à un être, mais qui aurait pu aussi bien ne pas lui appartenir ou ne pas lui arriver ; et cela, parce que la chose ou l'événement en question sont sans lien avec l'essence (ou la substance) même de cet être. C'est pourquoi celui-ci serait tout autant lui-même, si cette chose ou cet événement étaient absents, ou s'ils étaient différents de ce qu'ils sont. On comprend que, à l'inverse, ce qui est « par nature » ne pourrait pas ne pas être, telle la capacité de pensée, par exemple, qui est dans la définition même de l'homme, autrement dit qui participe à son essence. « Sentir » que l'on est inférieur ou supérieur « par nature », c'est estimer que sa place dans l'échelle hiérarchique ne peut pas être autre, qu'elle est inscrite dans notre essence.

- « illusions »

Dominé comme dominant seraient donc pris, d'après Simone WEIL, dans un système d'« illusions » (le pluriel suggère leur pluralité et peut-être leur organisation en système), qu'il conviendrait de détruire. Mais ces « illusions » semblent difficiles à dissiper dans la mesure où elles « se renforcent l'une l'autre », à la manière d'un cercle vicieux.

À cette étape de l'analyse du sujet, les candidats étaient en mesure de reformuler précisément la pensée de l'auteur, d'en dévoiler les présupposés, avant de la critiquer :

Simone WEIL renvoie donc dos à dos le dominant et le dominé, responsables l'un et l'autre d'entretenir la chaîne de la domination, et victimes l'un et l'autre de l'illusion naturaliste : les rapports d'inégalité (inférieur/supérieur) existeraient par nature ; il serait dans l'essence des uns d'être asservis, dans l'essence des autres d'être les maîtres.

Or la philosophe récuse ce qu'elle appelle une « illusion », autrement dit une erreur de perception, une croyance infondée, voire un mensonge que la parole tyrannique entreprendrait. Si l'on s'assigne le devoir rousseauiste de « *vitam impendere vero* », il s'agit de dénoncer ce mensonge. On peut en effet aisément déduire de la citation que pour l'auteure, la soumission est contre-nature. C'est la liberté, et non la dépendance, qui est un attribut essentiel de la nature humaine : l'homme est ontologiquement libre. Quoique la citation ne le dise pas, on peut supposer qu'elle incite à lutter contre l'illusion naturaliste justifiant la domination.

Car elle est délétère : on ne saurait accepter qu'un homme obéisse au point de ne plus être libre de ses « mouvements », « peines » et « plaisirs ». D'autant que celui qui commande est également victime de l'illusion. Il s'agirait donc d'envisager la vieille question, cruciale, de l'inégalité imposée/subie et des moyens de tenter de la réduire ; mais non pas en se plaçant, comme cela fut souvent fait, sur un plan éthique (l'inégalité est injuste) ou politique (la loi civile, qui, selon Socrate, doit corriger la loi de nature, au grand dam des sophistes) mais en se plaçant sur le plan de l'entendement, de l'exercice de la raison. La raison, *logos*, est bien cette forme de pensée qui découle de la capacité à utiliser une langue. La raison – parole rationnelle – bien conduite doit détruire les « illusions » et faire surgir la vérité.

Des questions restent en suspens, que la citation de Simone WEIL pose en creux : d'où est née l'illusion ? Comment les relations de domination ont-elles été naturalisées ? Par quelle ruse du discours ? Et sont-elles solubles dans la raison ?

b) Formulation d'une problématique

La soumission à autrui reposerait sur une perception erronée, laquelle ferait croire que les hommes sont inférieurs ou supérieurs « par nature ». Cette illusion de naturalité, partagée par les dominants comme par les dominés, repose sur un discours mystifiant qui l'entretient d'un bout à l'autre de l'échelle hiérarchique. Il s'agirait de briser l'illusion en substituant à la parole dévoyée un discours rationnel. Mais jusqu'où cette parole désaliénante est-elle efficace ?

→ Bilan de correction

a) Analyse du sujet

Les correcteurs de l'épreuve relèvent de rapport en rapport une erreur de méthode rédhibitoire : les étudiants ont tendance à se précipiter sur la citation à exploiter, sans la lire attentivement et en la ramenant à un sujet

étudié pendant l'année (ou traité lors d'un autre concours). C'est ainsi que **la très grande majorité des étudiants n'a pas vu l'un des points essentiels au cœur de la citation** : le rôle que la parole joue dans les relations de domination et de servitude. Certains y reviennent au détour d'un développement, un peu par hasard. Ceux qui ont mentionné le rôle de l'idéologie dans le processus de soumission n'ont pas davantage explicité la manière dont les discours sociaux, les représentations politiques, les préjugés de tous ordres s'inscrivaient dans les propos tenus ou échangés par les dominants et les dominés. Le manque d'attention à l'importance de la parole conduisait en outre, la plupart du temps, à négliger le « discours » que les œuvres elles-mêmes, espace d'interaction essentiel entre un auteur et ses lecteurs, tenait sur le problème posé par S.Weil et les solutions qu'il pouvait lui apporter. Car les œuvres ne se contentent pas de figurer ou de rapporter des paroles ; elles-mêmes constituent une parole visant à « contre-dire » celle des dominants.

Plus gravement encore, **une proportion inquiétante de candidats n'a pas du tout compris la thèse de Simone Weil**. La philosophe défendrait, selon eux, l'idée que ceux qui se sentent inférieurs le sont bien par nature. Certains réussissent à rejoindre les enjeux attendus, malgré un postulat de départ erroné. Pour bon nombre, hélas, le contresens initial conditionne tous les développements futurs.

Absence pure et simple d'analyse

Quelques rares étudiants n'ont tout simplement pas tenu compte de la citation : elle n'apparaît nulle part dans les copies ou est simplement recopiée en exergue sans jamais plus être évoquée. Il arrive aussi que certains la reprennent pour la contredire aussitôt sans la moindre analyse préalable.

Trop souvent encore, une pseudo-analyse est faite *avant* de proposer la citation et se confond avec l'accroche. Dans ces cas-là, les devoirs sont souvent éloignés du sujet à traiter ou n'y reviennent que par inadvertance.

Les jurys ont relevé une prudence de mauvais aloi chez certains candidats qui n'analysent pas la citation mais la traduisent en termes délibérément flous : il est impossible de savoir d'emblée si, selon eux, S. Weil considère la perception de la naturalité du couple dominant/dominé comme illusoire ou non. Au correcteur de comprendre (ou pas) en lisant la suite du devoir...

Il est regrettable de substituer à la citation proposée, une autre à sa convenance, issue d'un devoir antérieur ou apprise par cœur. Ainsi de ce candidat qui décide d'ignorer l'extrait de Simone Weil au prétexte qu'« elle ne rejoint pas la thèse, nettement plus intéressante de Jean-Paul Sartre, son compagnon, qui a écrit : "Jamais nous n'avons été aussi libres que sous la domination allemande" [sic] » ; ou de cet autre qui estime « l'affirmation de Simone Weil trop réductrice » et décide « d'élargir la question »...

Analyse tronquée et/ou expédiée

La citation n'a que très rarement été lue dans son intégralité. Comme on l'a dit, à peine 10% des candidats ont relevé (et analysé) le segment consacré à « la parole d'autrui » qui « détermine les mouvements, les peines, les plaisirs ». Très symptomatiquement, le libellé a d'ailleurs souvent été recopié de manière partielle : « celui qui obéit [...] se sent inférieur par nature ». Or ce segment était au cœur de la thèse de Simone Weil ; il engageait à rechercher les différents moyens que la parole – et non la force – peut employer pour faire obéir l'individu (commandement, séduction, flatterie, préjugés, discours, arguments d'autorité...). Lorsque « la parole d'autrui » était relevée, la formule était traitée de manière expéditive : « Le terme parole rend bien compte de la dimension autoritaire de la relation ». Pire, elle désigne « la volonté d'autrui sous forme de violence physique »... La notion de détermination appelait elle aussi une analyse, induisant la soumission totale de l'individu à la loi du « supérieur » et sa perte de liberté. Les rares copies qui ont étudié l'usage de la parole dans la construction du sentiment illusoire d'une hiérarchie « naturelle » entre les êtres ont donc été fortement valorisées.

Analyse « myope » du libellé

Trop d'étudiants confondent encore analyse d'un sujet et paraphrase. Certains suivent ainsi pas à pas la citation sans rien conclure de pertinent : « Simone Weil pense que la domination est naturelle, puis elle dit que c'est une illusion, et que cette illusion renforce celle du maître. »

Analyser un sujet ne consiste pas davantage à relever chacun des mots qui le composent : c'est comprendre le sens général, voire la polysémie d'un libellé en examinant de quelle façon les termes du sujet se répondent, s'opposent, s'articulent. Quand les candidats confondent analyse et travail de définition, leur interprétation devient tout à fait aberrante : « On peut traduire le verbe obéir par le fait de faire ce qu'on nous dit. [...] On définit accident par le fait que ce soit volontaire, illusions par sensations et se renforcer par être

plus fort. On peut alors reformuler la thèse ainsi : les sentiments d'infériorité et de supériorité apparaissent lorsqu'on établit des règles. Ces sentiments sont volontaires et naturels ».

Gauchissements et contresens

Répétons-le, les candidats, dans une proportion considérable, ont commis un contresens global sur la pensée de l'auteur. S. Weil soutiendrait le caractère « naturel » des rapports dominant-dominé, alors que précisément elle le dénonce comme une illusion. Cette erreur de lecture s'explique en partie par une incapacité à articuler les deux phrases de la citation, comme dans cet exemple : « L'auteur décrit l'infériorité ressentie lorsqu'on obéit comme étant naturelle. *De plus*, l'infériorité et la supériorité seraient deux illusions qui s'entretiennent. Cela peut signifier qu'il n'y a pas de véritable rapport de domination dans la soumission ». De nombreux glissements ont conduit à des reformulations fautives. Ainsi, « par nature » est affecté au « sentiment » : « Selon l'auteur, l'obéissance entraîne un sentiment d'infériorité, ce qu'elle considère comme une chose naturelle chez l'homme » ; ou à l'illusion : « le sentiment d'infériorité est une illusion naturelle ». D'autres ont compris que Simone Weil s'interrogeait sur « l'origine » du pouvoir, alors qu'il s'agissait de la perception de ce pouvoir (se sentir) et de la façon dont les deux perceptions inférieur/supérieur se renforçaient mutuellement. Ces gauchissements et contresens proviennent manifestement d'une difficulté à définir fermement les concepts en jeu dans le libellé :

1) **Le terme « illusion » est mal interprété et/ou réaffecté à d'autres segments de la citation**

Selon Simone Weil, c'est bien la naturalité du rapport inférieur/supérieur qui est illusoire. Or beaucoup de candidats comprennent que l'illusion est de se sentir inférieur ou supérieur, allant même jusqu'à remettre en cause l'idée qu'il y ait réellement dans le monde des rapports de domination. Ils traduisent « illusion » par « impression » et déduisent qu'il n'y a que des « impressions » d'être inférieur ou supérieur. La notion d'illusion finit alors par être confondue avec celle d'illégitimité. Le « renforcement » mutuel des deux illusions (sentiment d'infériorité naturelle et sentiment de supériorité naturelle) n'a véritablement été analysé que dans quelques très bonnes copies. Le plus souvent, le cercle vicieux de l'illusion réciproque est considéré comme la thèse elle-même et le moyen d'échapper à l'analyse du couple « par nature »/« par accident ».

2) **La formule « on se sent » a souvent été oubliée**

La situation inférieurs/supérieurs est donnée pour un fait naturel, alors que S. Weil précise bien qu'elle est *ressentie* comme telle. Les bonnes copies ont au contraire souligné le côté subjectif du sentiment qui peut l'apparenter à l'illusion.

3) **Le couple « par nature »/« par accident » n'est pas connu**

L'expression « par nature » désigne, dans la grande majorité des devoirs, ce qui est *acquis* par le rang social, l'éducation, l'habitude, l'histoire, la coutume, ou même la volonté. Ainsi a-t-on pu lire, qu'« on naît maître ou esclave », que « la servitude est inscrite dans la nature de l'homme, puisque l'homme obéit par habitude, comme le montrent les 3 œuvres », que « l'homme est soumis par nature à travers son éducation, ou que « l'homme est esclave par nature de la société ». Beaucoup traduisent encore « par nature » par « l'état de nature ». Le « naturel » devient ce qui est nécessaire, inévitable, fatal, volontaire, contraire au bonheur, religieux, divin, légitime, surnaturel, concret... L'expression est parfois gauchie : « La soumission est voulue *par la nature* », « c'est la nature qui crée le sentiment d'impuissance » ». Par ailleurs, les candidats ont souvent lu qu'il était naturel (au sens de normal, qui va de soi) de se soumettre, de se sentir inférieur, ou que, naturellement, on se sentait inférieur à celui qui nous domine, sans donner au mot « nature » son sens fort. La distinction nature/culture n'est donc pas maîtrisée, après plusieurs années de cours de philosophie... Le couple nature (substance)/accident ne l'est pas davantage. Il a été passé sous silence ou a contribué à faire dire à Simone Weil le contraire de ce qu'elle affirmait. « Par accident » a été traduit diversement : « par mégarde », « par un malentendu », « suite à un handicap », « suite à un échec militaire », « inconsciemment », etc. Enfin, beaucoup ont pensé que ce qui est « naturel », c'est l'illusion d'une domination : autrement dit, Simone Weil affirmerait que les relations de domination sont nécessaires ou inévitables...

4) **Le couple « inférieur/supérieur » n'a été que rarement explicité**

Peu de copies réussissent à élaborer ce couple : maître/esclave, despote/sujet, seigneur/serf, vassal, tyran/sujet. La notion de tyrannie a été souvent abusivement élargie à toute forme de domination, Usbek comme Helmer étant définis par exemple comme des tyrans « domestiques ». La notion d'obéissance a été

implicitement réduite à celle de soumission. Ces simplifications ont contribué à court-circuiter l'usage et le rôle de la parole dans l'exercice de la domination. La force tyrannique, en effet, ne se déguise pas en pouvoir, lequel recourt, lui, aux ruses de la parole, aux fictions fallacieuses, etc.

5) L'image de l'échelle a donné lieu à des commentaires surprenants

Elle induisait tout simplement l'existence de plusieurs échelons dans l'exercice du pouvoir, ce qui pouvait évoquer la chaîne des tyranneaux décrite par La Boétie ou le rôle des eunuques chez Montesquieu. Mais certains candidats se sont longuement demandé ce qui se passerait si l'un des barreaux de l'échelle venait à se rompre, ou encore si l'échelle était à plat ou debout...

b) Formulation d'une problématique

La formulation de la problématique constitue l'enjeu majeur de l'introduction. Elle doit naître du travail d'analyse de la citation.

Absence pure et simple de problématique

De nombreux candidats oublient de la formuler clairement et passent directement à l'annonce du plan. D'autres en arrivent à formuler une « non-problématique » : « la pensée de S. Weil est-elle corroborée par nos trois œuvres ? », sans que la citation ait été le moins du monde expliquée. Certains croient s'en débarrasser à bon compte en posant une question absurde, du moins dans sa formulation : « Les esclaves sont-ils dominés par leurs maîtres ? », « En quoi le fait d'être dominé signifie-t-il que l'on soit soumis ? » Les correcteurs ne sont pas dupes de la formule magique « nous verrons dans quelle mesure » (souvent écrit « dans quelles mesures ») : « Nous verrons dans quelle mesure de nombreux exemples [ou « les œuvres au programme »] donnent raison à Simone Weil ».

Une autre dérive assez courante consiste à remplacer une problématique unique par une batterie de questions, qui retranscrit en réalité le sujet sous une forme interrogative : « On peut se demander si celui qui obéit se sent naturellement inférieur à celui qui le domine et réciproquement. Ces deux sentiments se renforcent-ils mutuellement ? Dans quelle mesure sont-ils une illusion ? ». Les questionnements n'ont parfois aucun lien explicite avec le sujet. Il est évident que ces rafales d'interrogations constituent un handicap méthodologique puisqu'elles dispersent la réflexion au lieu de la concentrer sur un point à débattre.

Fausse problématique

On déplore que des candidats, après avoir très correctement analysé la citation de Simone Weil, se proposent d'examiner « de quelle façon assembler obéissance et liberté ». Certaines problématiques reposaient peut-être sur la réduction implicite de l'illusion à l'illégitimité : « Comment justifier la soumission ? », « Tous les pouvoirs sont-ils illégitimes ? », « Dans quelle mesure la domination est-elle injuste ? »

Les devoirs s'emparaient parfois d'une petite partie de la citation : « le tyran est-il réellement supérieur à ceux qu'il asservit ? », question inspirée également par des souvenirs de la dialectique hégélienne maître/esclave.

Certains ont été tentés de ramener le sujet à une question de cours préfabriquée, notamment autour du thème de l'essai de La Boétie : « La servitude est-elle volontaire ? ». Le jury ne peut que sanctionner des questionnements artificiels, qui trahissent l'intention de réciter un corrigé-type appris par cœur ou des souvenirs d'un travail réalisé pour l'écrit d'un autre concours. Il ne peut apprécier un devoir qui, sans tenir aucun compte de la citation proposée, choisit de résoudre la question suivante : « Sommes-nous libres quand nous obéissons ? » ou « Quelle est la bonne loi ? ».

Problématique erronée

De très nombreuses problématiques étaient hors-sujet, parce qu'elles reposaient sur un contresens initial. Ainsi des problématiques proposées autour de la notion de nature : « Les inégalités sont-elles naturelles ? », « La liberté est-elle naturelle ? », « L'infériorité des dominés et la supériorité des dominants est-elle naturelle ? », « Qu'est-ce que la nature humaine ? Peut-on la modifier ? »

Les problématiques touchant la notion d'illusion n'étaient pas plus pertinentes : « la soumission est-elle une illusion ? », « Le pouvoir est-il une illusion ? », « Le couple dominant/dominé est-il une illusion ? » Les compositions présentaient dans ce cas une série de non-sens, puisque ce qui est illusoire, erroné, c'est la perception du pouvoir et non sa réalité, constatable empiriquement.

Quelques-uns ont cherché à travailler autour des notions de hiérarchie (image de l'échelle) et de pouvoir : « Quelles sont les origines du pouvoir ? » (avec une variante sur les origines du pouvoir tyrannique, qui

permettait une récitation des analyses de La Boétie). « Comment conserver un pouvoir stable, c'est-à-dire maintenir en place le couple dominant/dominé ? », « Comment maintenir stable une hiérarchie politique et/ou sociale ? »

Enfin, les correcteurs ont lu des problématiques sans queue ni tête, sur le modèle de « Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font » : « Quelle est la particularité forte de l'obéissance servile décrite à l'aide de l'illusion commune des deux protagonistes provoqués par nature ? », « En quoi l'aspiration naturelle à la liberté favorise-t-elle la vision de soi dans l'échelle sociale ? », « L'obéissance du supérieur par rapport à l'inférieur entraîne-t-elle des sentiments qui se renforcent mutuellement par nature ? »...

➤ **À retenir :**

Il s'agit bien de proposer une véritable analyse – précise, exhaustive, fine – du libellé, en dégageant sa cohérence générale pour en relever l'originalité. Les correcteurs sanctionnent toujours très sévèrement les copies qui oublient purement et simplement la citation ou qui assèment qu'elle confirme la citation qu'ils ont proposée en guise d'accroche. Les candidats doivent s'interroger sur la validité des propos de l'auteur, en étant sensibles à ses paradoxes ou ambiguïtés. Il leur faut construire leur problématique en fonction des questions qu'ils soulèvent et non en recourant à des souvenirs de sujets antérieurement traités. Les correcteurs préféreront toujours suivre la réflexion, si malhabile fût-elle, d'un candidat qui s'attaque courageusement à un sujet précis, que manifester de la bienveillance envers un autre, même brillant, qui n'y verrait qu'un prétexte à placer des fiches de cours préfabriquées.

COMPOSITION ET ARGUMENTATION

Pour traiter la question obtenue après l'analyse du libellé, les candidats auront le choix entre différents types de structure. Il n'y a pas de plan modèle. Le plan suivant sera développé en annexe de ce rapport¹ :

Simone WEIL met l'accent sur le langage dans les mécanismes de domination. Les maîtres utilisent en effet la parole tyrannique (empêchant la liberté d'action, de pensée et même d'émotions) pour asservir ; cette parole vise à justifier l'existence d'une hiérarchie naturelle entre les hommes. Les dominés acceptent et entretiennent le discours tenu par les dominants, persuadés tout comme eux de la justesse de leur place respective. Les uns, en bas de l'échelle, s'imaginent qu'ils sont nés pour obéir aux autres, du haut de l'échelle. Or tous se trompent, abusés par l'illusion de naturalité : on ne naît pas inférieur ou supérieur, on le devient « par accident ». Il s'agirait dès lors de contrer cette illusion, d'autant plus dangereuse qu'elle est partagée, les croyances se renforçant les unes les autres (I).

Il faut dénoncer la perception erronée et faire voir la réalité des choses. Comment tirer les hommes de leur aveuglement ? En les éclairant, en substituant une parole rationnelle aux discours mystificateurs. La raison mettra au jour que la liberté est naturelle, que les rapports de domination constituent au contraire une dénaturation. Ils nuisent aussi bien à l'harmonie sociale qu'au bonheur individuel – des uns comme des autres (II).

Le *logos*, à la fois parole et raison, démontrera les mécanismes de la domination, révélera les ruses de la parole tyrannique, ouvrira le chemin vers l'émancipation des peuples et des individus. Mais le discours rationnel parviendra-t-il, à lui seul, à éradiquer l'illusion, à convaincre ensuite que les avantages de l'autonomie sont supérieurs à ceux de la dépendance ? C'est qu'il y a en l'homme des ressorts puissants qui semblent échapper au contrôle de la raison, de sorte qu'on peut se demander si l'homme est bien ontologiquement libre. Ainsi des passions qui prennent le pas sur la pensée rationnelle et la tétanisent. Voilà pourquoi l'imagination doit être appelée à la rescousse de la raison. Il ne s'agit plus de démontrer mais de montrer, il ne s'agit plus de convaincre mais d'ébranler. Paradoxalement, c'est par la grâce des artifices de l'art, mis en œuvre dans nos trois ouvrages, que le lecteur/spectateur s'émancipe des artifices de la parole tyrannique. Il ne se voit plus imposer un sens, il le construit lui-même, il produit sa propre parole, libérée de tout dogmatisme. Cette libre interprétation qu'il doit entreprendre est une propédeutique : il s'exerce à sa liberté (politique ou personnelle), laquelle, peut-être plus qu'une donnée de sa nature, est son *programme* (III) Car l'appréhension « littéraire » de la question de la servitude et de la soumission, sa situation dans un champ fictionnel marquent les limites d'un discours rationnel et théorique que les faits s'acharnent à démentir...

¹ Nous proposerons un plan détaillé assorti d'illustrations extraites des trois textes qui pouvaient servir l'argumentation. Il ne s'agit évidemment pas de passages obligés. D'autres extraits, d'autres analyses pouvaient très bien convenir. Par ailleurs, il va de soi que les correcteurs n'attendaient pas un travail aussi long et aussi nourri.

→ Bilan de correction

a) La structure de la dissertation

L'introduction :

Les bons candidats savent que l'introduction d'une dissertation donne au correcteur une première impression générale et qu'il faut donc la soigner. Après une accroche en rapport avec la citation proposée, ils présentent une analyse du sujet (thèse, mots-clés, concepts en jeu, présupposés), formulent une problématique claire tirée de cette analyse préliminaire, annoncent le plan qui en découle.

- L'accroche

Elle est souvent vécue comme une étape difficile, voire inutile, pour ceux qui préfèrent se jeter sur le sujet. On peut comprendre que le temps très court pour composer incite à ne pas perdre du temps. Pourtant, la première phrase d'une dissertation donne le ton ; elle invite à la lecture, ouvre un champ de réflexion dans lequel la citation prend naturellement sa place.

L'idée d'introduire le devoir par une citation inaugurale sans rapport avec celle qui est proposée, de pur ornement, est à déconseiller vivement. Commencer par « L'homme est un loup pour l'homme » (Hobbes/Hops) et prétendre que la philosophe reprend cette thèse peut agacer le lecteur.

Il est même des copies qui accumulent plusieurs citations avant d'en arriver par mille détours à celle de Simone Weil. Cette pratique, qui accroît nécessairement le risque de confusion et de hors-sujet, est perçue comme un moyen de « remplir » l'introduction en se dispensant de l'analyse du sujet.

Les candidats doivent se persuader que les accroches fautives ne prédisposent pas les correcteurs à la bienveillance : ainsi de cette copie qui affirme en introduction que Rousseau défendrait dans le *Contrat social* la conception inverse de Simone Weil : selon lui, les hommes sont faits pour être esclaves ou maîtres.

On évitera également les accroches « historiques » : « Depuis son origine, l'homme a souvent connu une relation de dominant et de dominé. Simone Weil semble poursuivre cette idée quand elle dit [...] ».

- L'analyse du sujet

C'est le cœur même de l'introduction et nous ne reviendrons pas sur les erreurs mentionnées plus haut. Notons seulement ici qu'il vaut mieux faire l'économie d'une phrase d'accroche pour entrer d'emblée dans le vif du sujet... et ne plus en sortir !

Quand on ne dispose que de trois heures, il est inutile de perdre du temps en recopiant le sujet en haut de la copie. D'autant que cela ne dispensera pas de reproduire, d'une façon ou d'une autre, la citation à l'intérieur de l'introduction.

- L'annonce de la problématique et celle du plan

Il arrive que les deux ou trois questions qui suivent l'analyse du libellé soient reprises presque textuellement à la fois en guise de problématique et comme annonce du plan. Or la structure d'un devoir découle d'une question qui fait problème, chaque partie l'examinant dans une progression logique.

Quelques candidats se dédouanent de l'annonce du plan : « Nous questionnerons cette citation en nous appuyant sur les trois œuvres au programme ». Le plan ne doit pas être davantage une coquille vide : « Nous verrons dans un premier temps la thèse de l'auteur, puis nous étudierons les limites de cette thèse. Enfin nous établirons une synthèse. »

Les bonnes annonces de plan sont celles qui, en s'emparant des outils de la langue française que sont les conjonctions de concession, de cause, de conséquence, développent d'emblée la structure et le fil directeur de leur argumentation en deux ou trois phrases, provoquant ainsi l'intérêt du lecteur. Le plan doit donc être clairement annoncé, mais sans jamais être indiqué (ni dans l'introduction, ni dans le développement) sous la forme I, II, III, suivie des subdivisions A, B, C... Ajoutons qu'il faut éviter de le reprendre mécaniquement à chaque transition (« nous avons vu que, et maintenant, nous allons montrer que, avant de voir pour finir que... »), de telle sorte qu'on lit trois fois la même chose... Par ailleurs, un plan annoncé doit être réellement mis en œuvre, ce qui n'est pas toujours le cas !

Le plan

D'un point de vue purement formel, les plans ont généralement été clairs : les grandes parties étaient visibles, et on discernait même assez souvent les sous-parties, avec un effort notable pour les articuler.

Plusieurs plans permettant de traiter le sujet étaient évidemment possibles. Les meilleurs candidats ont inscrit « la parole d'autrui » au centre de leur réflexion ; ils examinaient son rôle dans le processus de domination : comment la parole du dominant détermine en effet les mouvements, les peines et les plaisirs du dominé (I) ; ils montraient ensuite que la parole fait paraître naturelle la relation dominant/dominé et donne le sentiment illusoire d'une infériorité et d'une supériorité par nature, ces deux illusions se renforçant l'une l'autre (II) ; enfin, ils envisageaient les possibilités de révéler l'illusion créée par le discours manipulateur pour lui substituer un discours de raison capable d'en finir avec la servitude et la soumission (III).

Le plus fréquemment, les candidats se proposaient de réfléchir d'abord sur l'origine du sentiment d'une infériorité et d'une supériorité naturelles ; ils s'interrogeaient ensuite sur le « renforcement mutuel » de la double illusion, avant de chercher les moyens de la détruire. Ou bien ils montraient que les sentiments d'infériorité et de supériorité étaient des illusions (I) ; mais que l'on pouvait aussi être asservi sans pour autant se sentir inférieur (II) ; que le tyran est « un colosse aux pieds d'argile » et qu'il est possible de le renverser (III).

Les correcteurs auraient préféré que l'on discute la thèse de S. Weil plutôt que de se contenter de chercher des contre-exemples. Peu nombreux sont ceux qui ont résolument pris le parti de dépasser les évidences : se libérer n'est pas chose facile. Il faut non seulement un effort de l'être pour échapper aux illusions mais cet effort doit être permanent, tant le risque de retomber dans le confort ou la facilité de la servitude est grand. La parole libératrice ne peut venir que de l'amitié profonde entre les êtres (La Boétie), qui seule fonde une relation d'égal à égal. D'autres très bonnes (et très rares) copies, ont évoqué le rôle de la *vertu* chez Montesquieu et de la difficulté de maintenir une liberté naturelle. Dans cette troisième partie de dépassement critique, les candidats ont parfois proposé des solutions intéressantes et variées : éducation, art, institutions (contrat social, substitution de l'obéissance à la loi au dérèglement de la domination). Les très bons devoirs ont su examiner la place de la littérature dans le travail d'émancipation. Mais trop souvent, la troisième partie est un faux dépassement ; pire, elle revient en arrière : I Le sentiment d'infériorité du dominé lui vient des ruses du tyran, qui le trompe ; II Mais parfois on peut être soumis sans se croire inférieur ; III Ne serait-ce donc pas une illusion ?

La conclusion

La conclusion est censée apporter une synthèse claire et élégante des réponses données par le devoir. Or beaucoup de conclusions sont excessivement brèves (par manque de temps) ou même inachevées voire inexistantes. D'autres, à l'inverse, sont longues et confuses et elles ne permettent pas au lecteur d'avoir un bilan de l'argumentaire développé tout au long de la dissertation.

Les candidats se garderont donc bien de conclure par la question-clé qui aurait dû ouvrir la composition, ou de proposer une fin relativiste du type : « Parfois l'obéissance est bonne et louable, parfois non »...

Les conclusions « ouvertes » ne sont pas indispensables, l'ouverture étant souvent gratuite : « Dans notre monde moderne caractérisé par l'appétit de pouvoir, la tyrannie va-t-elle mener l'humanité à sa perte ? » Rappelons ici que cette question d'ouverture n'est en rien une obligation, et qu'il vaut mieux s'en passer que de laisser le lecteur sur une mauvaise impression.

Les conclusions se terminant par une autre citation que celle du sujet sont à proscrire lorsqu'elles renvoient à une question sans aucun lien avec la problématique choisie : « Comme l'a dit Thucydide, la liberté est de règle dans le gouvernement de la république, et dans nos relations quotidiennes, la suspicion n'a aucune place ». De même la conclusion-pirouette : « Pourquoi, à présent, ne pas vivre ensemble sur un pied d'égalité et sans État dominateur ? »...

b) L'argumentation

La plupart du temps, les candidats rencontrent des difficultés à argumenter, c'est-à-dire à mener un raisonnement méthodique. Une dissertation peut se définir comme la démonstration de la réponse à la problématique posée dans l'introduction. Elle ne doit jamais être un catalogue, une juxtaposition d'idées ou *a fortiori* d'exemples ou de citations.

Si tous les plans sont admis, la seule structure d'ensemble ne suffit pas : c'est la cohérence et la pertinence des développements qui comptent. Chaque partie doit être subdivisée en paragraphes enchaînés logiquement les uns aux autres. Beaucoup de copies ne respectent pas ces règles élémentaires : le développement est constitué de deux ou trois parties sans paragraphes ou à l'inverse excessivement morcelées. Rares sont les étudiants qui prennent la peine, notamment dans les transitions, de reprendre les distinctions conceptuelles importantes pour bien souligner les étapes du raisonnement et approfondir la compréhension du sujet. Les « donc » mécaniquement inscrits en début de phrase ne font pas illusion sur la qualité argumentative de la

copie ; et les « de plus », si souvent utilisés en tête d'alinéas, soulignent plus qu'ils ne masquent le caractère rhapsodique du propos.

Les candidats confondent trop souvent argumentation et illustration : leurs copies sont une succession de citations ou d'exemples non analysés et juxtaposés. Ils racontent parfois longuement des anecdotes ou l'intrigue des œuvres littéraires du programme. Ils doivent pourtant garder en tête que l'épreuve n'est pas un contrôle de lecture et que le correcteur est censé connaître les œuvres dont on lui parle. Inutile, donc, de résumer les intrigues ; il faut privilégier l'*examen* des exemples tirés des œuvres, même si une rapide contextualisation est nécessaire pour légitimer leur exploitation. On rappellera aussi qu'une illustration n'est pas une preuve en soi ; la preuve par l'exemple ne fonctionne que si une démonstration rigoureuse et cohérente est bâtie au préalable. Beaucoup ne parviennent pas à tirer parti de citations pourtant judicieuses, en explicitant le lien avec le sujet. Par exemple, la phrase prononcée par Roxane, « J'ai réformé tes lois sur celle de la Nature », souvent reproduite, n'est aucunement exploitée comme la preuve que les décrets d'Usbek n'avaient rien de naturel.

Les analyses des textes sont souvent superficielles et l'on note une fâcheuse tendance à vouloir saisir les analogies et même les identités, plutôt que les différences : « L'auteur dit la même chose que [La Boétie/Montesquieu/Ibsen] », « On retrouve la même chose chez [La Boétie/Montesquieu/Ibsen] ». Les auteurs sont pris les uns à la suite des autres, et l'on tente de faire entrer (souvent de force) un épisode ou une citation dans chaque paragraphe. Les textes sont mis sur le même plan : il n'y a pas de différence entre le tyran Usbek et Helmer, entre la situation des femmes du séraïl et celle de Nora, et Mme Linde retombe dans l'esclavage en s'unissant à Krogstadt. L'argument d'autorité a été très fréquemment utilisé : « la servitude est contraire à la nature de l'homme, puisque La Boétie a dit que nous sommes tous égaux par nature » ; par conséquent, Simone Weil a raison (ou tort, dans le cadre du contresens global sur la formule).

Beaucoup de devoirs souffrent d'une argumentation pauvre, du fait d'une lecture tronquée ou erronée du sujet. Comprenant que, selon Simone Weil, la soumission est naturelle, plusieurs étudiants ont cherché à « valider » la thèse et se sont enlisés dans des considérations sur l'utilité de la soumission, par crainte du désordre qui se produit lorsque le maître n'est plus là, comme dans le séraïl : « le renforcement de la soumission permet bien souvent de mettre en place une société bien dirigée où l'anarchie n'a pas de place. Le séraïl en est un bon exemple, même si certaines querelles viennent parfois ternir cette image ».

Le renforcement mutuel de l'illusion de supériorité et d'infériorité a été très généralement occulté, ce qui rendait difficile une véritable critique de la citation. Le jury n'a lu que rarement de réelle « discussion » (comme le libellé l'exigeait pourtant), qui remettaient en cause le mécanisme décrit par la philosophe ou qui cherchaient au moins à examiner les possibilités de sortir de l'illusion. L'immense majorité des candidats s'est contentée de réciter les idées de La Boétie, sur les moyens pour un peuple de recouvrer sa liberté, en les illustrant de quelques exemples empruntés à Montesquieu ou à Ibsen. Cela a amené des réductions grossières, celle du dominant à un tyran, avec notamment la figure d'Helmer comme tyran (domestique). La distinction obéissance/soumission était alors inexistante. Beaucoup se contentent de dire qu'il suffit de le vouloir pour sortir de l'illusion, sous-estimant sa puissance. La problématisation est très souvent réduite à la phrase de La Boétie. « Soyez résolu de ne plus servir et vous voilà libres », interprétée comme une simple prise de conscience philosophique voire psychologique : « Pour conclure, on peut dire que la nature a fait que certaines personnes soient les maîtres et d'autres soient les serviteurs mais chacun a le droit de choisir entre accepter cette soumission ou la refuser. » Des souvenirs de la dialectique hégélienne maître/esclave ont permis à certains de trouver, avec plus ou moins d'aisance, les modalités d'une sortie de l'illusion : le maître a en réalité peur de son esclave, il a besoin de lui (tel le tyran pour La Boétie, ou Usbek et Helmer), de sorte que l'esclave pourra renverser le maître. Trop peu de devoirs s'attachent à la réversibilité des places (par le refus ou la révolte) et à l'idée qu'elles peuvent être occupées simultanément par un même sujet (eunuques, tyranneaux, femmes françaises...).

Un nombre infime de candidats observent qu'« inférieurs » et « supérieurs » peuvent être conscients de l'illusion d'une naturalité de leur situation, sans que, pour autant, cette illusion soit définitivement supprimée. On a lu quelques bons développements sur l'idée que nos illusions respectives nous tiennent autant que nous tenons à elles : elles sont motivées par un désir, celui de ne pas nous confronter à nos contradictions et à nos responsabilités. Certaines compositions offraient des analyses convaincantes sur la lucidité des « bien nés », les transgressions cachées dans le séraïl, les consentements apparents ou ironiques, ce qui permettait de complexifier la représentation un peu réductrice chez S. Weil de la relation dominé/dominant ; elles remettaient même en question le rôle que la philosophe attribue à la parole dominatrice (sa supposée efficacité, par exemple), dans une perspective critique tout à fait recevable. Les copies qui ont su analyser les formes, les procédés littéraires en jeu dans les œuvres ont été assez rares. Seuls les très bons devoirs montrent que la sortie de l'illusion pose problème, qu'il est autant question de la raison que du désir, qu'il

faut parler aux passions et qu'en ce sens, les genres, les modalités d'écritures participent de la tentative de combattre l'illusion.

Enfin, le jury a lu des argumentations aberrantes. Pour justifier que la soumission est naturelle, on écrit : « Le lecteur des *Lettres persanes*, devant leur complexité, se décourage et abandonne la lecture : il se sent naturellement inférieur ». Un autre explique que « le Docteur Rank est l'esclave d'une maladie héréditaire et ne peut rien y faire », ce qui prouve que la soumission, là encore, est naturelle. Un troisième estime que « les sentiments d'infériorité et de supériorité sont volontaires et naturels. En effet, dans le roman de Montesquieu, les femmes, qui épousent Usbek, sont choisies par des critères de beauté. Or la beauté est naturelle. » Notons encore, dans la rubrique désolante des bêtises : « Le dominé est par nature contraint à obéir. Mais le soumis est-il contraint à obéir ? », « l'homme finit par croire à un naturel artificiel », « Staline était fait pour être un tyran », « le rapport de force entre dominants et dominés est bien souvent inéquitable », « plus un dominant domine et plus le dominé est dominé », « par nature, tout homme naît inégalement », « La Boétie explique que les hommes ont été faits égaux, plus ou moins »...

➤ À retenir

Quelle que soit la structure logique retenue, on attend que le candidat suive, sur la base de sa problématique, un plan cohérent et qu'il développe des arguments qui ne soient pas des rhapsodies de cours sans rapport explicite avec le sujet. Cette construction logique, qui épouse un cheminement de pensée et n'est pas pur exercice formel, permet d'exploiter les œuvres en fonction du sujet et non l'inverse. La pensée d'un auteur, dans laquelle il faut d'abord entrer, n'est pas parole d'évangile : comme le libellé le demandait, elle est à discuter (« Vous discuterez cette affirmation), mais certainement pas à condamner sans examen. Le correcteur sanctionne enfin toujours le hors-sujet et, dans une moindre mesure, les défauts de construction.

CONNAISSANCE ET CULTURE

a) Les œuvres au programme

Comme l'indique le libellé de l'épreuve, les devoirs devaient illustrer les arguments avec les œuvres au programme. Elles se prêtaient toutes à l'exercice, comme le montreront les développements illustrés proposés dans la dernière partie de ce document. Les trois textes² éclairent en effet ce rapport structurel entre la parole et la liberté, entre parler et se libérer du joug tyrannique. On ne donnera ici que quelques pistes.

Le *Discours de la servitude volontaire* (1548 ?) fait émerger une notion majeure, celle de la liberté de parole comme exercice d'un contre-pouvoir (savoir dire non). Tout commence par la difficulté à nommer l'objet du *Discours*, sinon par l'oxymore qui parvient seul à définir ce « qui ne trouve point de nom assez vilain, que la nature désavoue avoir fait et la langue refuse de nommer » (p.112). Nommer, c'est déjà reconnaître que la domination n'est pas « par nature ». La Boétie finira par opposer la tyrannie, pouvoir qui empêche la communication, et l'amitié, relation où tout n'est qu'entretien. Montesquieu place pareillement la parole au centre des relations de domination, ne serait-ce qu'en la distribuant inégalement entre les « supérieurs » et les « inférieurs ». Les candidats pouvaient facilement montrer comment la parole du despote « détermine » les « mouvements », les « peines » et les « plaisirs » des asservis, ou encore comment Roxane, dans la dernière lettre de ce roman épistolaire, reprend justement la parole, la révolte de l'esprit exprimant une révolte de la nature contre les lois arbitrairement établies. « Ce langage, sans doute, te paraît nouveau » (CLXI), écrit-elle à Usbek ; ces propos, Montesquieu les adresse aussi à ses lecteurs, contemporains et futurs. Les *Lettres persanes* (1721) ne se contentent pas de révéler les ressorts de la domination au niveau de l'intrigue, par le jeu entre maître et esclaves, souverain et sujets, hommes et femmes, blancs et noirs, pour ne prendre que les exemples les plus évidents. Elles démasquent sans ambages des illusions qui marquent nos rapports avec la liberté, illusions que le langage forge et entretient. Quant à Ibsen, il incarne littéralement cette parole dans *Une maison de poupée* (1879) : Helmer et Nora se débattent dans une communication impossible, dans une relation de couple théâtralisée et inauthentique, utilisant tour à tour un langage dévoyé, une parole biaisée. La poupée Nora « se parle » à la troisième personne, ayant intégré le discours infantilisant de l'époux, avant de revendiquer son autonomie ; elle cherchera désormais à produire une parole lucide nécessaire pour se définir « d'abord et avant tout » comme « un être humain » (acte III, p.218).

² La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, GF, 2016 ; Montesquieu, *Lettres persanes*, GF, 2016 ; Ibsen, *Une maison de poupée*, GF, 2016.

Les candidats, dans leur très grande majorité, n'ont pas perçu ce lien que la parole entretient avec les relations de domination ; ils pouvaient néanmoins réfléchir à l'illusion de naturalité dénoncée par Simone Weil. Le *Discours de la servitude volontaire* leur offrait des pistes nombreuses, à commencer par cette formule en parfait écho avec le sujet : « Ils prennent pour leur naturel l'état de leur naissance » (p.73). Nos trois œuvres remettent justement en question ce paradigme naturaliste fondant et justifiant l'inégalité, toujours existante, des relations humaines. Elles le font pour des raisons qu'elles développent chacune à leur manière, compte tenu de leur contexte historique et politique. La Boétie, Montesquieu, Ibsen, après avoir mis au jour les mécanismes qui permettent à l'illusion de perdurer, se donnent pour tâche, chacun à leur manière, de déchirer le voile qui empêchent l'accession à la liberté.

Quoi qu'il en soit, on devait lire des argumentations, pas des revues, des synopsis ni des jugements subjectifs. De même, le jury ne se laisse pas leurrer par une accumulation de citations, fussent-elles exactes : une citation ne prouve rien en soi ; il faut la commenter et l'articuler avec l'idée que l'on développe.

→ Bilan de correction

a) Les œuvres au programme

Quelques très rares copies n'ont pas fait état des œuvres au programme et se sont limitées à une série de lieux communs sur les dangers de l'obéissance. Inutile de dire qu'elles ont obtenu les notes les plus basses. La règle du jeu de la dissertation est claire : aucune partie sans exemples tirés des œuvres étudiées dans l'année, toutes devant être exploitées. La plupart respectent cette règle et ont été sérieux dans leur préparation. Tous ont appris une série de citations tirées des œuvres, même si elles n'ont pas toujours été expliquées en fonction de leur problématique.

• La Boétie

Comme chaque année, la tentation a été grande de prendre l'œuvre philosophique comme support de la réflexion et de tout mesurer à son aune. L'œuvre philosophique doit cependant être questionnée comme les autres. Or un grand nombre de candidats s'arrangent pour « placer » un long exposé préfabriqué sur l'auteur : à charge au correcteur de glaner ce qui pourrait correspondre à la problématique proposée.

Si la servitude volontaire est donc largement évoquée, citations à la clef, on ne fait rien du concept même au regard de la citation de Weil. Pire, on la dévoie : la philosophe a raison de dire que la soumission est naturelle puisque la servitude est volontaire donc naturelle. Les chiens de Lycurgue ont largement été appelés à la rescousse de la démonstration, de façon parfois totalement erronée : la servitude est naturelle puisqu'ils ont été habitués à se comporter différemment. Les très bonnes copies ont su montrer que c'est bien parce qu'elle n'est pas naturelle que la servitude est une abomination, parce qu'elle fait passer pour naturelle une domination qui n'est qu'un abus, une illusion. C'est justement le rôle des « mieux nés » que de répandre une parole qui ramène l'Homme à sa nature profonde.

• Montesquieu

Le suicide de Roxane, la fille de Zélis qui entre au sérail à sept ans, les Troglodytes, les deux Ibrahim, la sortie à la campagne des épouses d'Ubsek sont les épisodes les mieux représentés dans les copies. Certains candidats méconnaissent les idées politiques de l'auteur (parfois présenté comme un grand humaniste) : à la démocratie, Montesquieu opposerait l'État totalitaire, démocratie et monarchie seraient pour lui deux formes de république. L'épisode des Troglodytes (souvent tronqué) a donné lieu à des interprétations variées, singulièrement éloignées du texte. Le choix d'un chef est parfois le signe d'un désir inné de servitude, ou à l'inverse l'accomplissement de la liberté ; les pleurs du vieillard sont la preuve qu'il craint d'être mis à mort s'il acceptait de gouverner...

• Ibsen

Les étudiants ont visiblement apprécié *Une maison de poupée* et les correcteurs ont lu des analyses fines et originales. Reste que, dans le gros des copies, ils ont retrouvé les mêmes épisodes : le départ de Nora (qui parfois se suicide), les macarons (signe de rébellion ou de soumission), l'abandon de ses enfants (comme Anne-Marie, la bonne l'avait fait pour sa propre fille). Helmer est parfois décrit sans nuance comme un tyran domestique odieux ; « il abandonne même Nora, à la fin de la pièce, plutôt que de perdre son poste de directeur général de société ».

Si les correcteurs sont toujours déçus devant les copies indigentes, après un an de travail sur un objet et des œuvres, ils s'agacent aussi en lisant les devoirs interminables de candidats qui récitent ce qu'ils savent sur le thème en douze pages serrées (ou plus), sans lien avec le sujet. On sent chez certains la décision *a priori* d'écrire pendant trois heures sans s'arrêter : or une copie n'atteindra une note honorable que si le sujet a été traité. Dire *tout* ce qu'on sait sur la servitude et la soumission, même brillamment, ne paie pas. Ajoutons ici que le jury accepte les citations indirectes et qu'il n'est pas obligatoire d'apprendre par cœur tout un chapelet d'extraits.

Chez un nombre non négligeable de candidats, la lecture semble avoir été superficielle, voire pour certains inexistante. Comment expliquer, en effet, les innombrables erreurs à la fois sur les noms, y compris celui des auteurs au programme ? Qu'on en juge :

- La Boétie : Discourt/Discoure/Discourd, La Bohetie/La Boéthie/La Boéti/Laboétie/La Boitie/La Bétie, etc.
- Montesquieu : Lettres persannes (très régulier), Montesquieut/Montesquieux, Ubseck/Husbeck/Uzbek/Ouzbek, Rika, les Perçans, Zéphilis, Roxanna, les Groglodites/Troglyodites, les eunuques/oeunuques/euniques, etc.
- Ibsen : Ibsène/Hypsen/Hibsen, La maison des poupées ou de Poupets, Thorvald/Torval, Hellmer/Helmet/Elmer, Krogeshntag/Krokshtadt/Krocstad, Linda, Naura, Norah, etc.

b) La culture générale

En préambule, notons que Simone Weil a été fréquemment confondue avec Simone Veil (qui en 1937 n'était qu'une enfant...), rescapée des camps de la mort, auteure de la loi sur l'IVG, et par conséquent présentée comme une grande figure du féminisme et de la liberté. Cette confusion n'a pas été pénalisée. Appelée souvent familièrement par son prénom, Simone (et même Simon !), elle a aussi été nommée de Beauvoir (sans doute à cause du sujet de l'École Centrale) mais aussi Wiel, Well, Weill, Veil ...

La culture générale est très exceptionnellement présente dans les copies, sinon sous une forme décorative, et essentiellement dans l'accroche de l'introduction ou la conclusion. Dans bien des cas, cela évoque un recyclage d'un ancien devoir ou du précédent sujet de concours...

En tête des citations, on relève le premier article de la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* (« Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit »), souvent mal restitué d'ailleurs ; l'expérience de Milgram (ou Millgram/Milgramme), référence rarement élucidée ; « L'homme est né libre et partout il est dans les fers » (Rousseau) ; des propos de Hannah Arendt (avec diverses graphies sur les prénom et nom).

Ces références extérieures au programme sont la plupart du temps de purs ornements : Rousseau peut s'appeler Sartre et vice-versa. La formule « l'homme est un loup pour l'homme » (Hobbes) est parfois proposée en un latin approximatif, « homo omine lupus est », et traduite non moins approximativement en « L'homme est un maux pour l'homme ». La dialectique hégélienne du maître et de l'esclave, très largement citée, a été réduite à simple renversement des rôles sans autre forme d'explication. Il faut redire cette année encore combien des références non maîtrisées deviennent pénalisantes : Raymond Obrak, grand résistant, panem et circonsem, *L'Esprit des Lois* de Rousseau, la dialectique de Heagle...

Quelques très rares candidats ont su utiliser intelligemment la figure du *Prince*, ou les analyses du *Gorgias* sur les pouvoirs de la parole. Les bons devoirs ont su également évoquer avec précision des romans hors programme, comme *Le Meilleur des mondes* ou *1984* pour argumenter sur le rôle du langage.

➤ À retenir

Le correcteur pénalise les candidats qui n'utilisent qu'un seul des textes étudiés pendant l'année. Il valorise a contrario ceux qui les exploitent tous avec intelligence. La confrontation des auteurs est capitale et il ne faut pas se contenter de leur simple juxtaposition. Par ailleurs, à la différence d'autres concours, rien n'interdit de puiser dans sa culture personnelle, bien au contraire, en gardant cependant à l'esprit que les références aux œuvres du programme restent prioritaires. Le jury ne se laissera pas leurrer par une accumulation de citations, fussent-elles exactes : une citation ne prouve rien en soi ; il faut la commenter et l'articuler avec l'idée que l'on développe. Ajoutons que mieux vaut s'en tenir à ce que l'on maîtrise parfaitement...

EXPRESSION

a) Les aspects matériels

La dissertation est un exercice de communication et la lisibilité est son premier principe. La plupart des copies sont très bien présentées, mais trop sont encore peu soignées (ratures, stylo-bille qu'il faut changer en cours de route) ou difficilement lisibles : encre pâle, écriture minuscule et très pénible à déchiffrer, texte compact, sans aucun saut de ligne.

Il faut souligner les titres des œuvres (et seulement les titres), le soulignement étant la transcription manuscrite conventionnelle de l'italique. Cette année, de nombreux candidats ont oublié cette consigne. Il est inutile cependant de perdre du temps à écrire en couleur les titres, les noms des auteurs ou les citations. Le nom d'un auteur se met tout en minuscules, après la majuscule initiale de rigueur. Les correcteurs rappellent aussi qu'il n'est pas correct d'écrire DSV pour *Discours sur la servitude volontaire*... Les chiffres sont à bannir, excepté pour les quantités mathématiques ou les dates (les siècles sont d'ailleurs plutôt en chiffres romains). On se gardera donc d'annoncer « un plan en 3 parties ». Les abréviations sont aussi à proscrire (« cad » pour « c'est-à-dire », et même « i.e » pour « *id est* »).

Enfin, il est capital de se relire attentivement afin d'éviter les nombreux mots manquants, surtout quand il a été fait usage de l'effaceur ou du correcteur blanc, sans compter certaines fautes d'accords, imputables à l'étourderie comme on voudrait le croire...

b) Les incorrections de langue

Elles sont malheureusement **présentes à des degrés divers dans près des trois quarts des devoirs**. Le niveau de langue est catastrophique pour plus de 10%. Trouver une copie sans aucune faute d'orthographe ou de syntaxe est devenu bien rare. Or nous rappelons chaque année que la qualité de la langue écrite est un critère discriminant. La longueur d'un devoir n'est pas le gage de sa qualité et il vaut mieux une dissertation plus courte mais nettoyée de ses fautes les plus criantes. Malheureusement, certains ignorent les règles de base et n'ont sans doute jamais vu les mots qu'ils utilisent.

- La ponctuation

Certaines copies n'utilisent jamais le point : les propositions sont séparées (au mieux) par une virgule ou un point-virgule (parfois en couleur !), sans majuscule pour signaler le début de phrase : le lecteur n'a plus aucun repère...

- L'orthographe des mots d'usage

La liste reste longue des manquements à l'orthographe des mots courants : écrivaint, Oxident, obéissance, vissieux/visqueux, absence, chaques, chaqu'un, aucuns, imagination, bonhumeur, amener, parraitre, caractère/carractère, d'avantage, le calvert, consevoir, habillement (habilement), finalement/finallément, nottament, orgueille/orgueil/orgeuil, accueillir, parmi et hormi, possibilité, qualité, subjectivité, interresser, interrraction, mourrir, vis-versa, sitation, synonyme, coexister, un apprioris, etc. Ajoutons à la liste les très récurrents anglicismes (miroir, hazard, mecanismes, control, hazard, etc.) et les graphies « savantes » : éthymologie, prothéiforme, hyérarchie, cathégorie, phylosophie, autorité, etc.

On pourrait attendre une familiarité du candidat avec les termes et expressions figurant dans le sujet ou liés au programme. C'est loin d'être le cas, comme le montrent ces quelques exemples : outre le très régulier « tyranno » (tyrannots, tyrannaux), on peut relever les soumits/l'être soumit/soumie, opprimeur, oppressé, le soumetteur, le détenteur du pouvoir, le tyran, la dominance, l'infériorité/infériorité, la supériorité/supériorité, la domination, la coutume/coutume, patriarcale, l'alliégation, le gros populat/la grosse populasse, avoir le statue/statu/status de maître (ou de mettre), les serials/les sérailles/le sérail/cérai, le cerf/sert (serf), l'ennuque/oenuque/eunique, le joux (joug), le roman épistollaire, les rois tomaturges/thommaturges, etc.

Certains ont même une orthographe purement phonétique : dès l'ors (dès lors), au paravent (auparavant), tous d'abors, la plus part, véridict (que), par le billet (biais), supterfuge, intrasèque, intrinsèque, égueusersser (exercer), suptil, combien même (quand bien même), comême, tant qu'à (quant à), de plus au plus, abilité (habileté), utérieur (antérieur), il met en exerbe, antérioriser (intérioriser), il faut mieux (vaut), contenu de (compte tenu de), pied d'estale (pied d'escale ou pied d'estrade), etc.

- La syntaxe et la morphologie

- Les concordances des temps et l'usage des modes sont ignorés. En particulier, les modes après les conjonctions de subordination ne sont pas maîtrisés : « bien que se fait ressentir », « bien qu'il conçoit »
- La construction des propositions subordonnées relatives est souvent incorrecte : « Le *Discours* dont la servitude en est le sujet », « il se crée une illusion dont le tyran est au sommet », « malgré les profits dont on peut tirer de cet état »
- La confusion entre l'interrogation directe et l'interrogation indirecte gâte la plupart des introductions : « On se demandera si la soumission ne réside-t-elle pas », et inversement : « En quoi la nature est source d'inégalités ? »
- Trop de candidats ne savent plus construire les compléments des verbes : succomber de, se rappeler de, pallier à, obéir quelque chose ou quelqu'un, « elle lui empêche de se libérer », « il interdit Nora de partir », « elle supplie à Krogstadt »...
- Les confusions des référents (ou leur redondance) sont régulières : « le livre où on y lit », « dont il connaît son épouse », « cette citation nous pousse à s'interroger »...

- Barbarismes et néologismes

illusionnaire, illusif, la sérénité, la justeté, la destructivité, le défenseur, aliéner, apologiser, irrésoluble, (déraisonnable), l'assuettissement, l'accoutumation, l'incorporation,...

- Aberrations grammaticales

- Les confusions morphologiques sont légion :

Ça/sa, ce/se, ce/ceux, ont/on, ait/est/et, quand/quant/qu'en, non/n'ont, qu'elle/quelle, or/hors, ses/ces/c'est (« déterminer c'est mouvements »), qui/qu'il (« ce qui faut dire »), si/s'il (« s'il on veut »), etc.

- Les conjugaisons des verbes ne sont plus du tout respectées :

il oublit/oubli/oublis, ils croivent, il mais (met), il asservie, il vout (un culte), il contribut, ils s'asservent, il à développé (ou er); il cré ; il envoit ; il correspondrait, il apprendit ; nous étudieront et ils étudierons, ils nuient (nuisent), ils acquérissent/ ont acquéri, il introduisa, nous fonderont, il travail, etc.

- Toutes les désinences se valent :

les tyranneaux prient en étai, la résistance et la révolte peuvent naître, elles ont connues la liberté, les facteurs qui créés la hiérarchie, les œuvres reflètent les propos de l'auteur, ils peuvent être légitimes, les traditions présentent (présentes), des hommes asservient, les soumissions sont voulut, ils ont vécu, il née (naît), on les aliène, les hommes libres vaincrons, il a était élevé, des stratégies dignent, les témoignent, les maux, un maux, les mœurs sociaux et religieux, les préceptes sociétales, les droits fondamentaux, les femmes vivent cloître, il l'a tuer (il l'a tuée), elle peut menée à la révolte, elle illustrer (illustre), etc.

- Un mot pour un autre

mal/mâle (« le mal dominant »), ressenti/ressentiment, mythifier/mystifier, adhésion/adhérence, affliger/infliger, consciencieux/conscient, affectation/affection, en voie/en proie, esclavagisme/esclavage, se résilier/se résigner, se rebuter/se révolter, nécessiter/avoir besoin, dénaturalisation (dénaturation), internaliser/intérioriser), etc.

- Le registre de langue

Le langage familier n'a pas sa place dans une dissertation de concours : « genre », « ce n'était clairement pas prévu », « mais pas que », « il lui pique sa place », « il le vire », « Nora plaque tout », « elle en a marre », « elle fait du shopping », « Helmer hallucine », « Krogstadt bascule du côté obscur » (de la Force ?), « c'est le bazar dans le sérail », « le tyran est accros du pouvoir », etc.

Mieux valait aussi éviter d'écrire que « Nora se fait traiter de nom d'oiseaux par son mari ». Pour autant, expliquer que les surnoms affectueux qu'Helmer lui donne sont des « hypocoristiques zoomorphes » n'était pas plus judicieux. Les correcteurs ne se laissent pas prendre au piège de formules ronflantes : inutile d'affirmer que « la servitude est une assomption décalée de la réalité », d'examiner « l'aspect illusoire de l'essentialisation de la servitude » ou d'imaginer une servitude « a vida eterdam ».

➤ **Ce qu'il faut retenir :**

La dissertation est une épreuve de communication : les correcteurs n'exigent pas des exercices de style mais jugent la capacité d'un candidat, qui se destine au métier d'ingénieur, à communiquer dans des écrits respectueux des règles élémentaires de la langue.

CONCLUSION

On conseillera donc, comme chaque année, aux futurs candidats de travailler tout au long de l'année. Il s'agit d'abord de lire les œuvres du programme et de ne pas s'en tenir à des résumés et analyses dans les manuels ou les sites scolaires dédiés au programme des CPGE scientifiques. On leur rappellera en effet que, face au sujet du concours, **le jury n'attend jamais une récitation de cours mais une recherche personnelle sur une question nouvelle, spécifique.** Il convient donc d'analyser le sujet, de formuler une problématique précise et de construire une argumentation méthodique qui s'appuiera essentiellement sur *toutes* les œuvres du programme. Il est aussi indispensable de rédiger la copie en une langue claire, et de la relire soigneusement, en en vérifiant l'orthographe et la syntaxe. Des phrases simples sont toujours préférables à une syntaxe compliquée et mal maîtrisée.

Un rapport de jury, conformément à la loi du genre, relève essentiellement les défauts trouvés dans les copies. Les futurs candidats doivent cependant comprendre que cette désolante énumération ne vise pas à les décourager, mais à les aider à répondre aux attentes du jury. Il s'agit de mettre dans l'épreuve de français et de philosophie les mêmes qualités de rigueur et de raisonnement que dans les épreuves scientifiques, et le même sérieux dans la préparation. Qu'ils sachent que les correcteurs ont lu beaucoup de bons et même d'excellents devoirs, et qu'ils n'ont pas hésité à mettre la note maximale.

Proposition de plan détaillé

1 L'usage dévoyé de la parole participe à l'illusion de naturalité

11 Le poids des mots dans les rapports de domination

Simone WEIL place « la parole » au cœur des mécanismes de domination. La lecture de nos trois œuvres nous confirme que si les formes de domination qu'elles envisagent peuvent résulter d'une disparité objective de forces qui soumettraient groupes ou individus à plus puissants qu'eux-mêmes, physiquement, matériellement, (selon une loi analogue à celle dite de la jungle), cette raison du plus fort s'appuie sur le discours, sur une « parole », voire est constituée par elle. Dans *Les Caractères*, La Bruyère met ainsi en miroir les portraits de Giton (le dominateur) et de Phédon (le soumis). Le premier « redresse ceux qui ont la parole : on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler ; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite » ; le second « n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir ; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit ». C'est exactement ce que donnent à voir nos textes : la parole est l'instrument de la domination, elle permet l'emprise mentale dont sont victimes les dominés ; ils intériorisent, à force de se l'entendre dire, l'idée qu'il est naturel qu'ils se soumettent et acceptent leur servitude. Le premier degré de la tyrannie est ainsi atteint quand les dominés, en croyant penser par eux-mêmes, parlent et pensent selon les désirs du tyran.

Dès le début de son *Discours de la servitude volontaire*, La Boétie concède que, certes, l'on obéit à la force : « la faiblesse d'entre nous hommes est telle qu'il faut que nous obéissions à la force » (p. 109). Et il observe, parmi les trois sortes de tyrans qu'il dénombre, ceux qui le sont devenus « par la force des armes », ces conquérants qui font de leurs sujets leur « proie », assimilant par conséquent les premiers aux prédateurs qui peuplent le règne animal (p. 121-122). Cependant, La Boétie précise que les hommes ne sont pas organisés en une meute suivant un chef, et distingue, d'entrée de jeu, « obéissance » et « servitude » quand il s'étonne de « voir un nombre infini de personnes non pas obéir mais servir ; non pas être gouvernées mais tyrannisées » (p.110). Il a posé le questionnement initiateur de son *Discours* : « je [...] voudrais [...] entendre comment il peut se faire que tant d'hommes, tant de bourgs [...] endurent quelquefois un tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'ils lui donnent ; [...] qui ne saurait leur faire aucun mal, sinon lorsqu'ils aiment mieux le souffrir que de lui contredire » (p. 108-109). Le verbe « contredire » renvoie explicitement au rapport langage/domination, exprimant alors que l'imposition de la servitude n'est pas seulement affaire de force mais aussi affaire de discours, discours contre lequel les peuples soumis ne parviennent pas à parler. Montaigne l'a bien compris, qui écrit : « Ce qui donna peut-être la matière et l'occasion à La Boétie de sa Servitude volontaire, c'est ce mot de Plutarque 'que les habitants de l'Asie servent à un seul prince pour ne savoir prononcer une syllabe : Non' » (cité par Raphaël Ehrsam, dans le dossier de l'édition GF). Pour des motifs que La Boétie se propose de rechercher, les peuples, plus généralement, ne sont pas à même de *parler contre* la parole du tyran, lequel utilise flatterie et chantage pour les empêcher « de faire, de parler et quasi de penser » (p.132). Les despotes utilisent en effet le levier de l'imagination pour enchaîner plus sûrement que par les fers. Ils diffusent dans la foule un sentiment de « révérence et [d'] admiration » (p.140) en se divinisant, au point que leur nom seul suscite la dévotion (p.145). Ils sont ainsi « enchantés et charmés par le *nom seul d'un* » (p.109). La simple énonciation de ces titres de « roi » ou de « maître » confère au dominant sa puissance, provoquant une sorte de tétanie des sujets. Les dominés ne « dis[en]t mot, non plus qu'une pierre » (p.138). Ils sont de fait comme pétrifiés devant le tyran, entièrement soumis « à ses paroles, à sa voix, à ses signes » (p.149). Le déficit de la parole chez les asservis fait ainsi pendant à la parole toute puissante des maîtres. Dépourvu de *logos*, de la faculté de parler comme de la faculté de raisonner, le dominé est condamné (se condamne) à la passivité.

On retrouve chez Montesquieu cette association de l'exercice de la force et du discours dans le récit épistolaire que fait le premier eunuque noir d'Usbek à Ibbi. Il relate les circonstances dans lesquelles il a été réduit à son état (IX) « lorsque [son] premier maître eut formé le cruel projet de [lui] confier ses femmes et [l'] eut obligé, par des séductions soutenues de mille menaces, de [se] séparer de [lui-même] » : le maître détient le pouvoir sur son esclave, mais assortit l'imposition de sa volonté du recours à une parole tantôt séductrice tantôt comminatoire. Usbek confirme lui-même l'idée que les dominés subissent un conditionnement mental tel que « l'âme du souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres » en évoquant la société française (C). Par ailleurs, on remarquera que la parole est mal partagée dans les *Lettres persanes*. Les esclaves femmes n'écrivent pas, contrairement aux esclaves masculins : Zélide, par exemple, n'est que citée par Zéphris dans la lettre IV. Si les épouses envoient certes au moins une lettre chacune, c'est

à leur seul mari et maître. Et encore est-elle rédigée sous le signe de leur passivité (si l'on excepte la lettre finale de Roxane) ; ainsi Zélis se contente-t-elle de réciter le discours masculin : « La nature, industrielle en faveur des hommes, ne s'est pas bornée à leur donner des désirs : elle a voulu que nous en eussions nous-mêmes, et que nous fussions des instruments animés de leur félicité. » (LXII)...

Dans la relation de domination/soumission qui unit les deux époux mis en scène par Ibsen, si le statut dominant de l'époux est implicite, il est soutenu par sa parole. Ceci apparaît dès ses premières répliques, gentiment interrogatives, mais suggérant sa tendance inquisitoriale : « quand l'écureuil est-il rentré ? », s'informe-t-il. Puis « Acheté [...] ? Tout ça ? » Et c'est le reproche manifestant la supériorité de qui détient à la fois le pouvoir financier et la sagesse : « Alors, mon étourneau est allé de nouveau dépenser de l'argent ! », supériorité que sa parole conforte et même construit. En effet, les termes et la syntaxe que Torvald utilise pour s'adresser à Nora enferment, sous couvert d'affection, la jeune femme dans une relation de dépendance infantile. Le spectateur n'est guère dupe des noms d'animaux gracieux (alouette, écureuil, linotte, étourneau, merle, colombe), du moins dans l'imaginaire collectif, dont il désigne son épouse et dont il fait les sujets des verbes supposés décrire les comportements de Nora : « Est-ce que c'est l'alouette qui gazouille ? », « Est-ce que c'est l'écureuil qui fourrage là-bas ? » Par de telles formulations, Torvald manifeste et entretient l'inégalité conjugale, regardant Nora non comme une épouse adulte mais comme une très jeune enfant à qui l'on parle à la troisième personne (« Bébé a été sage ? », fait dire Colette à la maman qui interroge son fils au début de *L'Enfant et les Sortilèges*), quand on le suppose ou veut le supposer incapable d'utiliser encore le « je » pour se désigner. La parole de Torvald place son épouse en marge de la pleine humanité adulte dont il détient, lui, le privilège. Et il est significatif que, à l'instant où il perd son pouvoir sur son épouse (fin de l'acte III), il est frappé d'une sorte d'aphasie. Le soliloque final est bien loin des discours amples et emphatiques dont il usait au cours de la pièce ; il se réduit à des mots ou bouts de phrases, la dernière restant en suspension : « Nora ! Nora ! Vide ! Elle est partie ! Le miracle suprême... ? » Plus généralement, Torvald cantonne ses échanges avec Nora dans un discours qui ne signifie plus grand-chose, plein de clichés et de tautologies. En miroir, elle multiplie, auprès des autres personnages de la pièce, les propos superficiels, mondains et parfois bêtifiants (voir les scènes avec ses enfants). Le blocage de la parole, la perversion du langage, est donc bien, là encore, un outil majeur de la domination sur autrui.

Ainsi la parole, associée à une force plus ou moins brutale, que cette force soit concrètement déployée quand il s'agit d'un conquérant, qu'elle résulte d'un état de fait social quand il s'agit du maître de sérail imaginé par Montesquieu ou d'un époux norvégien campé par Ibsen, organise bel et bien la vie de qui « elle soumet ».

12 Une parole totalisatrice et aliénante

La « parole d'autrui » « détermine les mouvements, les peines, les plaisirs », écrit Simone WEIL ; elle exerce sur qui obéit un pouvoir que l'on peut qualifier de totalitaire. Nos œuvres l'illustrent largement.

Dans les *Lettres Persanes*, le dominant proclame (et exerce) son droit de vie et de mort sur le dominé. C'est bien la parole d'Usbek qui sauve l'esclave Pharan de la réduction à l'état d'eunuque : « Reconnaissez ces sacrés caractères ; faites-les baiser au grand eunuque et à l'intendant des jardins. Je leur défends de rien entreprendre contre vous », répond-il à la supplique de Pharan (XLIII). Mais la parole du maître peut tout aussi bien décider de la mort : Usbek, dans un accès de fureur jalouse, assume sa mainmise totale sur le premier eunuque blanc que l'on a surpris avec Zachi. Il rappelle ce que sont ses esclaves : « de vils instruments que je puis briser à ma fantaisie », qui « ne p[euvent] avoir d'autre partage que la soumission, d'autre âme que mes volontés, d'autre espérance que ma félicité » (XXI). Il est par ailleurs évident que la vie des femmes du sérail est totalement déterminée par un ensemble de lois sans cesse rappelées par la parole du grand eunuque. Cela apparaît par exemple lorsque Zachi fait à Usbek (XLVII) le récit d'un voyage que les épouses et leurs servantes font à la campagne en respectant à la lettre les prescriptions qui le rendent inconfortable, voire périlleux. Montées sur des chameaux, elles sont enfermées à quatre, prétend Montesquieu (qui rend ces conditions de circulations encore plus extravagantes aux yeux d'un Français), dans des « loges », sortes de caisses qui les dissimulent à tout regard. Puis, elles traversent la rivière dans des « boîtes » placées sur un bateau, et dont on comprend qu'on ne les extirpera pas même en cas de menace de naufrage. Et ce jour-là, précise Zachi, comme on n'eut « pas le temps d'envoyer à la ronde annoncer le courrouc » [c'est-à-dire proclamer à tous l'obligation de se tenir à l'écart du convoi], deux malheureux payèrent de leur vie d'avoir enfreint sans le savoir un ordre non proclamé. Et Zachi de conclure sans plus s'émouvoir : « Que les voyages sont embarrassants pour les femmes ! » ; elles y risquent leur vertu et leur vie... De façon à peine moins dramatique, la voix du maître – par le truchement du premier eunuque noir – maintient l'ordre dans le harem, en commandant de tenir les épouses dans une « extrême dépendance » (II). Dans le sérail, la maîtrise de l'espace (et donc l'absence de liberté de mouvement) est cruciale. Chacun y

est surveillé et surveille tous les autres et c'est justement les failles dans cette surveillance totale voulue par Usbek qui va fournir à l'intrigue du sérail ses rebondissements.

Si Nora, quant à elle, semble d'abord à peu près libre de ses « mouvements » (elle va faire des courses, mais ses sorties sont cependant contrôlées par son mari), elle ne l'est pas de ses « plaisirs » ; il lui est par exemple difficile de satisfaire sa gourmandise. On la voit, à peine entrée en scène, grignoter en cachette « deux ou trois macarons » puis, précise une didascalie : « elle s'en va prudemment écouter à la porte de son mari », et quand il apparaît, « fourre le sac de macarons dans sa poche et s'essuie la bouche ». Précaution utile car, quelques répliques plus loin, elle doit recourir à une parole mensongère pour dissimuler qu'elle a enfreint l'interdiction des sucreries dont Torvald détaille des exemples : « Mon bec fin n'aurait pas fait un détour par la pâtisserie ? », « il n'a pas picoré un peu de confiture ? », « pas même un ou deux macarons ? », tentant ainsi d'arracher des aveux. Plus tard, on apprendra pourquoi Torvald édicte ces interdictions : il « a peur que ça me donne de vilaines dents », dit Nora à Kristine et à Rank. Les interdits proférés par Torvald et dont Nora tente ici de nier la transgression contrôlent ainsi le corps de la jeune femme dont il veut, qu'elle le souhaite ou non, préserver une beauté qui le charme. Il contrôle aussi ses sentiments comme elle l'explique à Kristine au début de l'acte II (p. 123-124) : Torvald m'aime si démesurément qu'il veut me « posséder » tout seul, comme il dit. Au début, il lui suffisait de m'entendre nommer une personne qui m'avait été si chère jadis pour qu'il soit jaloux. Alors, naturellement, j'ai cessé. » Nora n'est pas maîtresse de sa parole, elle se tait pour ne pas indisposer un mari qui, de fait, « détermine » « mouvements », « peines », « plaisirs » de son épouse. Ainsi de l'amitié qu'elle éprouvait pour Kristine qui s'est suffisamment estompée pour que, comme elle le regrette lorsque celle-ci resurgit au début de la pièce, elle ne lui ait manifesté aucune sympathie lorsqu'elle a appris son veuvage. Nora appartient totalement à Helmer, elle ne se « possède » pas, et ce, jusque dans son corps de femme. Lorsque l'époux, au retour du bal, avoue le désir qu'il a d'elle (« [...] mon sang bouillait, je n'y tenais plus... c'est pour ça que je t'ai enlevée si tôt... »), Nora se refuse : « Va-t'en, Torvald ! Il faut me laisser, je ne veux pas de tout cela » (p.193). Ce refus provoque la colère de celui qui revendique explicitement son droit à user à sa guise du corps de son épouse. On ne saurait être plus explicite dans la dénonciation de la violence faite aux femmes à qui les maris imposent, contre leur gré, le devoir conjugal...

Si l'on passe au plan politique, La Boétie exprime clairement que la tyrannie s'en prend non seulement aux biens de ses sujets, mais les condamne à une double passivité dans la parole et dans l'action, sans compter qu'il exerce sur eux un droit de vie et de mort : le dominé est contraint « d'abandonner ses biens à [son] avarice, [...] son sang même à la cruauté de ces magnifiques empereurs », de sorte qu'il « ne disait mot non plus qu'une pierre, ne remuait non plus qu'une souche » (p. 138). La tyrannie s'impose aussi à son for intérieur. Le *Discours* dépeint ainsi la situation de ceux qui entourent le despote : « il ne faut pas seulement qu'ils fassent ce qu'il dit, mais qu'ils pensent ce qu'il veut, et souvent, pour lui satisfaire, qu'ils préviennent encore ses pensées. » Et, ajoute-t-il, « il faut qu'ils se rompent, qu'ils se tourmentent, qu'ils se tuent à travailler en ses affaires et puis qu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils laissent leur goût pour le sien [...] » (p. 149). On ne saurait exprimer plus nettement la prise de possession totale du dominé par le dominant, ce dont La Boétie s'indigne : « Quelle condition est plus misérable que de vivre ainsi qu'on n'ait rien à soi, tenant d'autrui son aise, sa liberté, son corps, sa vie ? » (*ibid.*).

13 Une parole falsificatrice et mystifiante

Or cette parole qui organise une domination absolue au profit des dominants ne repose pas sur une vérité mais sur une illusion qu'elle fonde ou entretient. Car infériorité et supériorité ne sont pas des états objectifs ; ils relèvent, comme l'écrit Simone WEIL, du « sentiment », de la subjectivité de qui « se sent », c'est-à-dire s'imagine supérieur ou inférieur ; et l'attitude de celui qui « se sent » inférieur construit son sentiment d'infériorité et le sentiment de supériorité du dominant. On justifie dès lors une « échelle » des individus fondée sur la domination et la soumission en la présentant comme existant depuis toujours, en entretenant une confusion entre les états de fait et les états de droit. Chacun « se sent » à sa juste place, d'un bout à l'autre de l'échelle. Les œuvres au programme dénoncent toutes le caractère mystifiant du langage utilisé par le dominant pour justifier sa position en haut de l'échelle. Elles montrent aussi comment le dominé se laisse abuser par ce discours jusqu'à le répercuter. Les discours se renforcent les uns les autres.

Il n'est pas indifférent que La Boétie inaugure son *Discours* en mettant en scène Ulysse « parlant en public » et demandant, au terme de sa harangue devant les troupes grecques, « Qu'un, sans plus, soit le maître, et qu'un seul soit le roi » (p. 107), puisque « d'avoir plusieurs seigneurs » est un mal. Ulysse manie donc si bien la langue qu'il parvient à imposer l'idée que le contraire de « plusieurs » est toujours « un seul », quand, en toute rigueur, le contraire de « plusieurs » est « aucun ». On peut certes « excuser Ulysse, auquel, possible, lors était besoin d'user de ce langage pour apaiser la révolte de l'armée ; conformant, je

crois, son propos plus au temps qu'à la vérité » (*ibid.*). Or est-il acceptable que la parole manipule la logique, ne dise pas la vérité, au prétexte que les circonstances l'exigent ? Cette ouverture place d'emblée le questionnement sur un langage – moyen de communication entre les hommes – capable de détourner le sens des choses et l'ordre du réel au profit d'un pouvoir illégitime. Le tyran n'a pas toujours besoin de la contrainte physique... Tel est l'élément central de la réflexion de La Boétie qui répète que la puissance du tyran ne repose que sur le consentement à la servitude de ceux qu'il tyrannise. Il l'affirme dès les premières pages de son *Discours* (p. 166) : « Vous vivez [dit-il aux opprimés] de sorte que vous ne vous pouvez vanter que rien soit à vous ». Pour le dire autrement, le dominé s'interdit de se proclamer la moindre propriété, et par l'incapacité qui est la sienne de proférer une parole performatrice organisant sa situation dans le monde, délimitant un espace qui lui est propre, sur lequel il puisse exercer sa possession, il construit le sentiment de supériorité des tyrans, lesquels ne sont en réalité que faibles et inconsistants (un « hommeau, et le plus souvent le plus lâche et femelin », p.110) quand on ne les sert pas. « Si on ne leur baille rien, si on ne leur obéit point [...] ils demeurent nus et défaits et ne sont plus rien, sinon que comme la racine, n'ayant plus d'humeur ou d'aliment, la branche devient sèche et morte » (p.114-115). Ce rapport inégalitaire n'a rien de naturel : l'incapacité à toute possession imposée par le tyran vient en fait, affirme La Boétie « de celui que vous faites si grand qu'il est », quand il est comme les autres hommes, « sinon [qu'il a] l'avantage que vous lui faites de vous détruire. » C'est donc l'intériorisation d'un sentiment d'infériorité qui fabrique – notre auteur utilise à deux reprises le verbe « faire » – l'illusion de supériorité dans laquelle vit le tyran. Et cette mystification politique passe d'abord par la mystification linguistique. Les dominés ne voient pas que la « belle libéralité » dont le tyran se vante est en réalité un vol (p.138), qu'un César, célébré comme le « Père du peuple » (p.139), leur a en réalité confisqué la liberté, que le tyran use de « bourdes » (tromperies, p.141), de « contes » (*ibid.*) pour renforcer son pouvoir à la seule mention de son nom (p.138). La parole participe ainsi à la dé-naturation des gouvernés comme des gouvernants, en ce que tous « prennent pour leur naturel l'état de leur naissance » (p.73), alors que « la nature de l'homme est bien d'être franc et de le vouloir être » (p.130).

Dans les *Lettres persanes*, Montesquieu dénonce lui aussi la parole falsificatrice des dominants. L'exemple de la lettre XXIX est éloquent. Rica y expose, avec son regard d'étranger, la pratique de l'Inquisition en Espagne et au Portugal. C'est l'occasion pour Montesquieu de se livrer à une satire du pouvoir religieux, en mettant en lumière la fausse logique du discours des juges, révélateur de l'arbitraire du pouvoir et de sa cruauté masquée : « Ils font dans leur sentence un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de soufre, et leur disent qu'ils sont bien fâchés de les voir si mal habillés, qu'ils sont doux, qu'ils abhorrent le sang, et sont au désespoir de les avoir condamnés ». La parole hypocrite est en parfait décalage avec la réalité du fanatisme. On retrouve dans la sphère privée une même dénonciation de la parole mystifiante, qui abuse ici les épouses consentant à la supériorité proclamée de leur mari. Rica rappelle que l'inégalité des sexes se fonde sur un verset coranique « Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris ; leurs maris les doivent honorer : mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles » (XXXVIII) ; les épouses d'Usbek ont parfaitement intégré cette loi religieuse. Dès la troisième *Lettre*, Zachi, déplorant sa séparation d'avec Usbek, se remémore l'émulation des femmes du sérail pour s'attirer les faveurs de leur seigneur et maître, tous les efforts déployés dans une totale soumission à ses désirs. « Nous nous présentâmes devant toi après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parures et d'ornements. Tu vis avec plaisir les miracles de notre art ; [...] Mais tu fis bientôt céder ces charmes à des grâces naturelles : tu détruisis tout notre ouvrage. Il fallut nous dépouiller de ces ornements devenus incommodes [...] », rappelle-t-elle. Bien sûr, il faut sans doute compter avec l'exotisme libertin dont Montesquieu amuse son lecteur. Il reste qu'elle décrit la position d'infériorité dévolue à la femme, en Perse en l'occurrence, entièrement soumise au bon plaisir, dans les diverses acceptions du terme, de son mari. Il arrive que certaines épouses d'Usbek se scandalisent du sort qu'il leur est réservé. Ainsi, de Zélis qui se plaint de ce qu'elle a reçu des coups de fouet de l'eunuque qui la garde : « Qu'un eunuque barbare porte sur moi ses viles mains, il agit par votre ordre. C'est le tyran qui m'outrage, et non pas celui qui exerce la tyrannie » (CLVII). Mais il arrive aussi que la femme soumise se mente à soi-même : « Le tigre ose dire que tu es l'auteur de toutes ces barbaries. Il voudrait m'ôter mon amour et profaner jusques aux sentiments de mon cœur. » (CLVII). Zachi est ainsi une victime consentante qui a si bien intériorisé l'idée que sa condition est naturelle qu'elle s'abuse plutôt que de remettre en cause le rapport de domination.

L'idéologie norvégienne est certes loin d'une telle forme de soumission des femmes, mais il semble communément admis que c'est prioritairement à ces dernières de se sacrifier quand le bon fonctionnement de la vie familiale est menacé, à condition qu'elles agissent alors conformément aux usages. Ainsi, peu de mots suffisent à Kristine, à l'acte III, pour expliquer à Krogstad pourquoi, alors qu'elle partageait son amour, elle a rompu avec lui brutalement pour épouser un homme riche : « cela uniquement pour de l'argent ? »,

demande l'amoureux abandonné ; « Vous ne devez pas oublier que j'avais une mère sans ressources et deux petits frères. Nous ne pouvions pas attendre, Krogstad », répond-elle. La consommation du sacrifice de la fille au reste de la famille n'appelle pas d'autre commentaire tant il semble aller de soi. De même qu'il en est allé de soi, pour Nora, de trouver de l'argent pour emmener son mari guérir sous le soleil d'Italie, et ce à l'insu de ce dernier : il s'agit de respecter l'usage selon lequel les pouvoirs financier et décisionnel sont l'apanage du seul époux. Aussi bien cette soumission à l'époux est-elle conforme à la morale religieuse. Comme Usbek, Helmer peut opposer à Nora, pour la dissuader de le quitter, « un guide infallible », « la religion » (p.218), laquelle intime bien aux épouses d'être soumises aux maris. Nora, tout comme Zachi, ne veut pas voir, d'abord, la réalité des choses (sa soumission à un mari certes aimant mais égoïste et sans empathie : il ne se dénoncera jamais comme l'auteur du faux en écriture pour la sauver) ; elle joue de bonne grâce son rôle d'épouse et de mère ; elle use surtout du même langage falsificateur que son mari : mensonge, séduction, manipulation. Elle joue la petite fille, l'étourneau, elle chantonne, rit, minaude, danse, confortant Helmer dans cette image de femme poupée. « Corrige-moi. Guide-moi comme tu en as l'habitude », implore-t-elle dans l'acte II, montrant à quel point, à force « d'habitude », la soumission lui est devenue une « seconde nature ». Sa dépendance à Torvald Helmer est si forte, elle lui est si nécessaire qu'elle se paye de mots : la comédie du bonheur qu'elle s'oblige à jouer lui semble le prix à payer pour l'harmonie familiale. Comme les dominés décrits par La Boétie, ou Zachi la Persane, elle se complaît d'abord dans une servitude qu'elle estime naturelle (les femmes sont nées pour être sous la coupe de leur père puis de leur mari), croyant en préserver une jouissance tout imaginaire : « Je ferai tout ce qu'il te plaira, Torvald. – Je chanterai pour toi, je danserai pour toi... », se dit-elle à elle-même (p. 105). Mais elle n'hésite pas à utiliser un langage flatteur et faux pour parvenir à ses fins : « Tu sais bien que personne n'a aussi bon goût que toi, Torvald. [...] Torvald, tu ne pourrais pas t'en charger et décider pour moi de ce que je vais être et comment arranger mon costume ? ». Et Helmer de tomber dans le piège : « Ah ! ah ! La petite capricieuse appellerait-elle au secours ? » (p.109). Cette séduction que déploie Nora sera plus nette encore dans l'acte II lorsqu'elle cherchera à obtenir de son époux la grâce de Krogstad. Car le tyran n'est pas le seul à tirer intérêt de l'asservissement de ses sujets. Dominants et dominés partagent la même illusion « et les deux illusions se renforcent ». Cet aveuglement réciproque fait perdurer les situations de domination.

Transition : Nous pouvons donc admettre avec Simone WEIL que les rapports de servitude et de soumission reposent sur une « parole », proférée par le dominant et admise, partagée, renforcée par le dominé. Cette parole substitue au caractère accidentel de ces rapports l'illusion de leur naturalisme. Nos œuvres remettent justement en question ce paradigme naturalisme fondant et justifiant l'inégalité, toujours existante, des relations humaines. Elles le font pour des raisons qu'elles développent chacune à leur manière, compte tenu de leur contexte historique et politique.

2 Il faut donc dénoncer l'asservissement comme contraire à la nature, et par suite nuisible à l'harmonie sociale et au bonheur individuel

21 L'asservissement est une dénaturation

Le sentiment d'infériorité ou de supériorité repose sur une illusion, d'ailleurs répandue chez les dominés comme chez les dominants : parce qu'elle est immémoriale, on prend pour naturelle une domination qui est accidentelle. On confond condition de naissance et nature humaine. Or le servage n'existe pas « par nature ». C'est la liberté qui est bien au contraire un droit naturel, et non un droit positif défini par l'organisation législative des états. En d'autres termes, la soumission repose sur une illusion de naturalité, que nos trois auteurs dénoncent vigoureusement.

La Boétie explique que le peuple envisage sa situation de servitude comme si elle allait de soi ; les dominés en viennent à dire « qu'ils ont toujours été sujets, que leurs pères ont ainsi vécu » (p.130), qu'« ils naissent serfs » (p.133). « Le peuple qui depuis longtemps a perdu toute connaissance, et qui [...] ne sent plus son mal » est « si abâtardi » qu'il ne peut reconnaître ce qui lui est naturel. Parce que le dominé se « sent inférieur non par accident mais par nature », il accepte volontairement sa servitude. Or pour La Boétie, cela ne fait aucun doute : les hommes sont naturellement égaux. C'est donc sur une invalidation de la naturalité de la servitude que s'ouvre le *Discours*, réfutant les explications augustiniennes (la servitude comme dénaturation naturelle, effet du péché originel), aristotéliennes (la nature de l'homme est politique et induit la relation de domination). Non pas que la nature n'ait pas fait des forts et des faibles, des hommes avec plus ou moins d'esprit. Mais ces différences et ces inégalités servent ses desseins : les différences entraînent la

complémentarité, les plus forts aidant les plus faibles. En effet, la nature « n'a envoyé ici-bas les plus forts ni les plus avisés, comme des brigands armés dans une forêt, pour y gourmander les plus faibles » et il n'y a donc aucune vocation naturelle au commandement ou à la soumission. C'est au contraire la solidarité qui est naturelle, une « fraternelle affection » : « la nature, le ministre de Dieu, la gouvernante des hommes, nous a tous faits de même forme, et [...] à même moule, afin de nous entreconnaître tous pour compagnons ou plutôt pour frères. » (p. 118). La fraternité des hommes se trouve assurée par le fait même que « les uns ayant la possibilité de donner aide, les autres [ont] besoin d'en recevoir » (p.118) Et c'est bien pourquoi il s'agit de substituer à une parole falsificatrice une parole authentique qui favorise par la « mutuelle déclaration de nos pensées, une communion de nos volontés ». Le recours au « nous » souligne que l'union des intérêts se réalise par l'échange verbal, au moyen d'un langage commun de recherche de la vérité, loin de la parole falsificatrice existant dans les relations de domination. Il ne s'agit pas seulement de garantir la communication entre les hommes mais de s'assurer que le langage soit aussi celui de la sociabilité humaine. Tout est dit là : prétendre que les rapports de domination/soumission sont naturels est une contre-vérité ; c'est de la nature que nous dépendons, elle qui dépend de notre créateur, c'est elle qui nous gouverne, et elle nous enjoint, étant donné qu'elle nous a faits identiques, de nous reconnaître comme tels et de développer entre nous des liens horizontaux et non des rapports hiérarchiques. Et l'acceptation politique d'une soumission à des tyrans résulte d'une dégénérescence. L'argument de La Boétie est historique : se référant, au début de son discours, aux Guerres Médiques et à la victoire des Athéniens sur les Perses qui voulaient les asservir, il y voit la preuve que les premiers étaient persuadés que la liberté est un « droit naturel » (p. 114). Y renoncer, c'est perdre sa qualité d'homme et la retrouver, c'est « de bête revenir homme » (*ibid.*). Non seulement la liberté est dans la nature humaine, mais aussi le désir de liberté. C'est pourquoi La Boétie s'interroge : « quel malencontre a été cela qui a pu tant dénaturer l'homme, souvent né, de vrai, pour vivre franchement, et lui faire perdre la bonne mesure de son premier être et le désir de la reprendre ? » (p. 121) ; voilà donc ce qui est proprement inconcevable : comment ce qu'il y a de plus profond dans la nature humaine – le désir de liberté – soit partout et toujours contredit ? Alors qu'« il ne faut pas faire doute que nous ne soyons naturellement libres » (p.119), « que nous sommes nés seulement en possession de notre franchise mais aussi avec affectation de la défendre » (*ibid.*), par quel accident les hommes ont-ils perdu le goût de la liberté ? Car, répète-t-il, il est « hors de doute que si nous vivions avec les droits que la nature nous a donnés et avec les enseignements qu'elle nous apprend, nous serions naturellement obéissants aux parents, sujets à la raison, et serfs de personne » (p.117). Que la liberté (et son désir) soit dans la nature humaine et la servitude une dénaturation, on en a pour preuve les métaphores animalières qui courent dans tout le *Discours de la servitude volontaire* : les dominants sont des anomalies de la nature (monstres de vice) et l'individu soumis est sous le joug, bridé, muselé, littéralement « abêti ». Et même moins qu'une bête puisque les animaux eux, se rebiffent quand on les soumet. Tout le scandale vient de ce que les hommes se complaisent dans l'esclavage quand la nature les porte vers l'amour agissant de la liberté. La première façon de leur faire prendre conscience de ce scandale est de répéter que le rapport de domination est accidentel. Il n'y a aucune fatalité à obéir.

Dans *Une maison de poupée*, Helmer exprime parfaitement l'illusion du dominé qui se « sent supérieur non par accident mais par nature ». Sa tirade de l'acte III, au moment même où Nora se métamorphose, est révélatrice : « C'est pour un homme une telle douceur, une si grande satisfaction que d'avoir pardonné à sa femme du fond du cœur... [...] Ainsi, elle lui appartient doublement en quelque sorte : il l'a, pour ainsi dire, remise au monde, elle est devenue, d'une certaine façon, à la fois son épouse et son enfant. [...] Ne t'inquiète de rien, Nora. Sois seulement franche envers moi, et moi, je serai à la fois ta volonté et ta conscience... » (p.210) Ce discours généralisant révèle à quel point les femmes sont considérées comme coupables par nature, faibles par nature, et donc naturellement soumises aux hommes. On peut dès lors considérer que la pièce d'Ibsen met en scène une femme prenant conscience, en subissant les conséquences de la transgression juridique qu'elle a commise naïvement par amour pour son mari, du fait que l'éducation paternelle puis son mariage, et plus généralement, la société dans laquelle elle vit, l'ont, jusqu'à présent, interdite d'autonomie. Nora oppose à diverses reprises les lois imposées par la société (droit positif) et les lois du cœur, autrement dit celles qui interdisent à une femme de signer un emprunt sans l'accord de l'époux et l'amour qui impose à cette même femme de sauver son mari, au prix d'un faux en écriture. « Les lois ne tiennent pas compte des mobiles », lui rappelle Krogstad ; à quoi Nora répond : « Alors, il faut que ce soient de bien mauvaises lois » (p.103). Elle constate en outre qu'elle n'a jamais eu la licence d'être elle-même, de se donner ses propres lois existentielles. « On m'a fait grand tort, Torvald. D'abord papa, puis toi » (p.212) ; « Si je suis une bonne à rien, c'est vous qui en êtes coupables » (p.214). Découvrant qu'elle n'est pas le petit être faible, étourdi, sans opinions qu'on voulait qu'elle soit, elle aspire désormais, à devenir un être humain à part entière, en quittant une maison où elle continuait d'être la

« poupée » qu'avait chérie son père, et où elle-même jouait à la poupée avec ses enfants. Car Nora n'est pas seulement animalisée (voir les hypocoristiques animaliers), elle est réifiée. « Tu es une drôle de petite chose », déclare Torvald Helmer à son épouse. (p.52). « Je crois que je suis d'abord et avant tout un être humain, au même titre que toi... », rétorquera-t-elle à Torvald qui venait de la définir comme « d'abord et avant tout comme épouse et mère » (p.217-218). Autant suggérer, et cela fit scandale, que le statut de minorité des femmes dans la Scandinavie d'Ibsen, n'est nullement un fait de nature mais résulte de l'accident d'une construction culturelle. Relevons en passant que le dramaturge ne dénonce pas seulement la mise sous tutelle des femmes, épouses et mères, mais celle de toute personne humaine, l'asservissement consenti à autrui.

Les Persans de Montesquieu, voyageant en Europe, prennent conscience que la soumission des femmes aux hommes, qui allait de soi dans leur pays, n'est pas envisagée de la même façon en France. Rica s'interroge dans la lettre XXXVIII qu'il adresse à Ibben : « C'est une grande question parmi les hommes, de savoir s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes leur liberté que de la leur laisser. » En commençant par poser la question de « l'avantageux », pour les hommes évidemment, Rica admet implicitement que la soumission des femmes résulte d'une égoïste intervention masculine qui « ôt[e] » à celles-ci un bien, « leur liberté », qu'elles possédaient par conséquent avant cette confiscation. En effet, poursuit-il, « C'est une autre question de savoir si la loi naturelle soumet les femmes aux hommes. “Non, me disait l'autre jour un philosophe très galant [Fontenelle] : *la nature n'a jamais dicté une telle loi.* ” » (*ibid.*). Usbek découvre lui aussi que les femmes françaises jouissent d'une grande liberté, ce qui n'altère pas le fonctionnement de la société. Mais son ébahissement vient de ce qu'il reste convaincu que la différence des sexes est de nature, et non pas constituée socialement et historiquement. Cette conviction l'autorise à penser comme légitime l'institution du harem, qui est le moyen de préserver la vertu des femmes : sans l'enfermement, elles ne seraient pas fidèles. Certes, concède-t-il à Roxane (XXVI), la femme, par nature, peut être vertueuse : « elles portent toutes dans leur cœur un certain caractère de vertu qui y est gravé, que la naissance donne, et que l'éducation affaiblit, mais ne détruit pas. » N'empêche que, poursuit-il sans relever la contradiction, mieux vaut l'enfermer, afin de la garder dans un état de pureté pour son époux... Le lecteur sait bien que cette précaution est inutile, le départ du maître marquant le début du désordre. Roxane déclarera avec véhémence qu'elle a su rester libre dans la servitude, en réformant les lois imposées par Usbek « sur celles de la nature ». Mieux même : en se suicidant, elle affirme que sa vie n'appartient pas au tyran (ni à un Dieu) mais à elle seule. Sa liberté est inaliénable, y compris sa liberté de mourir quand elle le décide. De façon quelque peu ironique, cette dernière lettre de Roxane donne raison à Usbek qui défendait avec une grande vigueur la légitimité du suicide (LXXVII)...

22 Cette culture de la soumission est nuisible au fonctionnement social...

C'est sous l'angle de l'« avantage », comme on l'a vu plus haut, que Montesquieu fait envisager par ses héros la question de la soumission des femmes aux hommes. Certes, la comparaison humoristique des systèmes conjugaux, occidental et oriental, à laquelle se livre Rica – d'après lui, les « Asiatiques » justifient l'enfermement des femmes par le fait que « dix femmes qui obéissent embarrassent moins qu'une qui n'obéit pas » – ne lui permet guère de trancher de façon définitive : les relations entre mari et femme(s) semblent quelque peu problématiques car les hommes s'accommodent plus ou moins bien de l'infidélité féminine. Cependant, le même Rica s'adressant à Usbek (LXIII) revient sur les relations hommes/femmes en Europe et sur la liberté dont jouit la part féminine de la société ; il constate que le principe de soumission à l'œuvre en Perse (non seulement dans la relation conjugale mais dans l'ensemble de la société) n'est pas avantageux à ses membres : « Chez nous, les caractères sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcés : on ne voit point les gens tels qu'ils sont, mais tels qu'on les oblige à être. Dans cette servitude de cœur et d'esprit, on n'entend parler que de la crainte, qui n'a qu'un langage, et non pas de la nature, qui s'exprime si différemment, et qui paraît sous tant de formes. » Ce nivellement des personnalités consécutif à la soumission généralisée engendre et entretient une société comme fermée, incapable de progresser, et dont les membres désireux d'exercer leur réflexion personnelle doivent s'exiler. Moyennant quoi, même si nos Persans ne ménagent pas leurs critiques fausement naïves de la société française, Usbek proclame qu'un régime plus libéral est préférable : « La douceur du gouvernement contribue merveilleusement à la propagation de l'espèce. [...] Rien n'attire plus les étrangers que la liberté et l'opulence, qui la suit toujours. [...] L'égalité même des citoyens, qui produit ordinairement de l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance et la vie dans toutes les parties du corps politique et la répand partout. » (CXXII). À l'inverse, le système asiatique interdit une vie sociale fructueuse et plaisante et contribue même au dépeuplement (XIX, CXIV). Et le pouvoir despotique est lui-même frappé de fragilité ; la tyrannie peut se retourner contre celui qui l'exerce, ce qui met le prince dans le même rapport de dépendance que ses sujets : « Rien ne rapproche plus nos princes de la condition de

leurs sujets que cet immense pouvoir qu'ils exercent sur eux ; rien ne les soumet plus aux revers et aux caprices de la fortune » (CII).

La Boétie décrit pareillement une société vivant sous un régime tyrannique et fonctionnant en réseau malsain de clientélisme et de corruption : « ce sont toujours quatre ou cinq qui maintiennent le tyran, quatre ou cinq qui tiennent le pays en servage » (p. 146). L'illusion de naturalité est en effet répercutée depuis un bout de l'échelle (les dominants) jusqu'à l'autre bout (les dominés), en passant par tous les échelons : les tyranneaux. Ces personnages brouillent en effet la frontière entre les dominants et les dominés, de sorte que la domination constitue un *continuum*, une échelle dans laquelle chaque échelon garantit le fonctionnement de l'ensemble. La structure pyramidale de la tyrannie est « le ressort et le secret de la domination » (p.145). Six ambitieux se font les complices du tyran, et ces six en contaminent six cents autres appâtés par les flatteries, les promesses de richesse ou de pouvoir, qui à leur tour en rallieront six mille (p.146). Ainsi le tyran, trônant tout en haut à l'image d'un dieu, a-t-il asservi « les sujets les uns par le moyen des autres » (p.148). C'est la chaîne des tyranneaux qui enferme dans son « filet » tout l'ensemble de la société : d'un bout à l'autre de l'échelle, chacun « se sent » à la fois inférieur et supérieur. Règnent alors « les pilleries, les paillardises, les cruautés » (p.110), la misère et la guerre

23 ... tout comme elle est incompatible avec le bonheur individuel

Helmer se comporte à l'égard de Nora comme un despote domestique : il surveille ses activités, lui donne de l'argent en soulignant combien « c'est incroyable ce que ça coûte à un homme d'entretenir un étourneau » (p.52), s'estime en droit d'obtenir d'elle qu'elle lui fasse plaisir sans qu'elle en attende de la reconnaissance (p.128). Nora semble d'abord s'accommoder de cette situation, renchérissant même sur le caractère infantilisant de leur relation. Mais parlant « sérieusement » pour la première fois à son mari à la fin de la pièce, Nora découvre que, bien qu'il ait été « gentil » avec elle, elle est passée à côté du bonheur : « Tu n'as pas été heureuse ! » s'exclame-t-il, stupéfait et indigné. Elle répond en distinguant bonheur et joie : « J'ai été joyeuse, voilà tout. [...] Notre foyer n'a jamais été rien d'autre qu'une salle de récréation. » (III p. 214). Car elle a pris conscience que la forme de soumission que lui ont imposée son père et son mari a fait d'elle une « poupée » et qu'alors, en fait de bonheur, ils n'ont, tous, connu que le « divertissement » : « j'ai été ton épouse-poupée, tout comme [...] j'étais l'enfant-poupée de papa. Et mes enfants [...] ont été mes poupées. Je trouvais divertissant que tu te mettes à jouer avec moi, tout comme ils trouvent divertissant que je me mette à jouer avec eux. » (p.214). Quant à Torvald, à y regarder de près, il n'est pas aussi autonome qu'on pourrait le croire et son bonheur est tout aussi illusoire. Sa dépendance est certes d'une autre nature que celle de Nora mais elle n'est pas enviable. Non seulement il a besoin de son épouse pour briller en société, mais son désir pour elle, son besoin de possession jusqu'à la jalousie (voir la scène de la tarentelle) le rend aveugle à la réalité de leur relation ; le départ de Nora le laissera anéanti. Le couple souffre d'un déficit de communication flagrant, incapable de confiance, empêtrés dans des dialogues creux et redondants. Ici encore, le langage dévoyé (faute d'une égalité entre les locuteurs) gangrène les relations de couple. Même lorsque Torvald finit par entendre Nora au moment de la scène du départ, il ne la comprend pas : « Il y a quelque chose de vrai dans ce que tu dis... tout exagéré et outré que ce soit. Mais dorénavant, cela changera. Le temps de la récréation est passé, voici maintenant le temps de l'éducation » (p.214). Or si Nora aspire en effet à l'éducation, ce n'est pas à celle de son mari qu'elle aspire ! Elle veut pouvoir parler d'égal à égal avec lui : « Que notre vie commune devienne un vrai mariage » (p.226). Ainsi, la relation de domination/soumission conduit ceux qui la fondent comme ceux qui l'acceptent, tous ceux qui la vivent, à passer à côté de ce qui rend heureux : la communion.

Au-delà de la sphère conjugale, « l'inférieur » « à qui l'on dicte « les mouvements, les peines, les plaisirs », pour reprendre les termes de la citation, ne peut davantage connaître le bonheur, comme le montre à l'envi le *Discours de la servitude volontaire*. Ainsi, non seulement la tyrannie interdit le fonctionnement d'une société harmonieuse mais elle ruine le cœur des hommes et les enferme dans le malheur : être un favori du tyran c'est avoir « toujours le visage riant et le cœur transi, ne pouvoir être joyeux et n'oser être triste » (p.156). Le régime tyrannique perturbe tous les rapports dans les sphères privées, familiale ou amicale, car avec la perte de la liberté, « tous les maux viennent à la file » (p.115) ; il pervertit les liens horizontaux entre les individus en empêchant l'amitié fondée sur l'égalité et lui substituant la suspicion, la jalousie et la haine, il contraint même les parents d'abandonner leurs enfants. Mais il faut aller plus loin, « à l'autre bout de l'échelle », pour constater que le « supérieur » n'est pas mieux loti. La Boétie reprend à son compte le constat antique selon lequel le tyran, malgré les apparences, n'est pas heureux. Non pas tant, cependant, parce qu'il vit dans la crainte figurée par la fameuse épée de Damoclès que parce que la tyrannie est incompatible avec l'amitié. Le tyran et sa cour, même s'ils sont riches et puissants, sont tristement seuls. « Certainement le tyran n'est jamais aimé ni n'aime » (p.153). Il est « au-delà des bornes de l'amitié, qui a

son vrai gibier en l'égalité » (p.154). Mais il est aussi dans un asservissement paradoxal : il est esclave de ses passions, tributaire, pour les assouvir, de ceux qu'il est réputé dominer. L'inhumanité du tyran rejoint la déshumanisation du serf : tous deux sont sortis de la nature humaine.

Sur un mode à peine moins dramatique, Montesquieu montre comment la contrainte est dissimulée sous une fausse sincérité ; dans le sérail, elle est dissimulée sous le langage de l'amour et de l'affection feinte. La douleur perce sous la douceur. Du reste, les *Lettres persanes* multiplient les cris de douleur, jusqu'au dénouement tragique de l'intrigue du sérail. Cris de douleur des dominés : les esclaves masculins écrivent quatorze lettres pour donner des nouvelles du sérail et se plaindre de leurs difficultés à y maintenir l'ordre, mais aussi pour gémir sur leur situation. Cette parole douloureuse, Rica l'explique : « Dans cette servitude du cœur et de l'esprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage, et non pas la nature, qui s'exprime si différemment, et qui paraît sous tant de formes. » (LXIII). Cris de douleur des dominants : Usbek, dès la lettre VI, se dit « dévoré de chagrins », il est saisi d'une « tristesse sombre », tombe « dans un accablement affreux » (XXVII). Ravagé par la jalousie, il est esclave de sa propre condition de maître. Comme La Boétie, Montesquieu fait du tyran et de l'esclave des figures réversibles. Roxane dénonce la faillite du contrôle qu'Usbek organise sur le sérail en lui montrant qu'il empêche un amour véritable et favorise la tromperie ; ses propres démonstrations de vertu masquaient d'ailleurs son dégoût pour l'époux (XXVI). Le premier eunuque exprime clairement comment les figures des dominants et dominés sont réversibles : « Il y a entre nous [lui et les femmes qu'il garde] comme un flux et un reflux d'empire et de soumission » (IX). Montesquieu fait constater par ses Persans qu'une société dans laquelle la soumission des femmes aux hommes et des hommes entre eux est moins forte que dans leur monde patriarcal, se montre plus joyeuse. En Perse, affirme Usbek (XXXIV), dans le sérail, « tout s'y ressent de la subordination et du devoir ; les plaisirs mêmes y sont graves, et les joies, sévères. » Et plus largement, « l'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici [en Europe] la douceur de la vie, [...] est presque inconnue » à ses compatriotes, affirme-t-il un peu plus loin.

Transition : Ainsi, pour des raisons d'harmonie sociale comme pour une quête de « vie bonne » et heureuse, il faut tenter de bannir la relation de domination/soumission d'entre les hommes en la dénonçant comme contraire à la nature. Alors, peut-on en finir avec la « servitude volontaire » ? La Boétie, Montesquieu, Ibsen tentent, chacun à leur manière, de mettre au jour les mécanismes qui permettent à l'illusion de perdurer, et ce faisant, ils se donnent pour tâche de déchirer le voile qui empêchent l'accession à la liberté. Le *logos*, à la fois raison et discours rationnel, semble être le plus puissant outil pour réaliser cette tâche. Mais la raison est-elle toute puissante ?

3 Pour en finir avec les rapports de domination fondés sur l'illusion de naturalité, la raison est-elle la meilleure arme ?

31 Substituer une parole rationnelle à la parole dévoyée

La Boétie est convaincu du pouvoir de la raison démonstrative, de l'efficacité de cette « naturelle semence de raison, laquelle, entretenue par bon conseil et coutume, florit en vertu » (p.118). Or que dit la raison, au regard de tout ce que le *Discours de la servitude volontaire* a pu éclairer ? Qu'il suffit de vouloir être libre pour le devenir. Il n'est aucunement question de tuer le tyran, « il n'est besoin de le combattre, il n'est pas besoin de le défaire » (p.113). « Soyez résolu de ne plus servir et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez ou l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé sa base, de son poids même fondre en bas et se rompre. » (p.117). Il s'agit d'en finir avec le consentement, de retrouver la parole pour dire « non », parce que la force du refus permet la reconquête de la liberté qui est le propre de l'homme. La « bonne mère [...] nous a donné à tous ce grand présent de la voix et de la parole pour nous accointer et fraterniser davantage » (p. 119), de sorte que nous soyons naturellement libres étant naturellement tous compagnons. Toute la morale politique de La Boétie tient dans l'idée que « nous ne sommes pas nés seulement en possession de notre franchise mais aussi avec affectation de la défendre » (p.119). Il imagine ainsi l'apparition d'hommes « tout neufs, ni accoutumés à la sujétion ni affriandés à la liberté » (p.122-123), et il affirme que « si on leur présentait ou d'être serfs, ou vivre francs, [...] il ne faut pas faire doute qu'ils n'aimassent trop mieux obéir à la raison seulement que servir à un homme. » Car c'est bien l'« accoutumance » à la sujétion qu'il faut dénoncer. Les causes de la soumission volontaire sont la coutume et l'habitude qui endorment la raison, plongent l'homme dans une sorte d'assoupissement : il « tombe si soudain en un tel et si profond oubli de la franchise, qu'il n'est pas possible qu'il se réveille pour la ravoir » (p.125). L'homme serf a « perdu la souvenance de son premier

être » (p.121) L'oubli qui provoque la répétition mécanique de la coutume peut recouvrir la mémoire de ce désir premier de liberté. Il faut donc le réveiller, le sortir de son « aveuglement » (p.115), en un mot l'éclairer pour qu'il recouvre, avec le bon sens, la liberté inscrite dans sa nature. La « raison » est en effet comme un instinct naturel et c'est le réflexe de soumission à ce seul instinct qu'une éducation peut préserver, même entretenir, comme c'est le cas dans la République de Venise, peuplée d'hommes libres, « ainsi appris et faits dès le berceau qu'ils ne prendraient point tout le reste de félicités de la terre pour perdre la moindre de leur franchise » (p.125-126). La formulation est intéressante : elle expose comment une éducation peut, pour ce qui est des Vénitiens ici, entretenir un instinct naturel ou, pour dire autrement, éviter qu'il ne se perde. Cette éducation, dès le plus jeune âge, « apprend » et « fait », c'est-à-dire façonne, enseigne à chérir la liberté. « [...] les livres et la doctrine [= éducation ou bonnes lettres] donnent, plus que toute autre chose, aux hommes le sens et l'entendement de se reconnaître et d'haïr la tyrannie » (p.135). Les tyrans le savent bien, qui recourent à la censure (cf. nos auteurs !), à l'instar du grand Turc ; ils savent maintenir les individus en état d'enfance (crédulité, plasticité, dépendance, obéissance) par le biais de passe-temps récréatifs, opium du peuple, qui l'accoutume « à servir naïvement, mais plus mal, que les petits enfants » (p.137). C'est donc faute d'une culture de la liberté, au sens où l'on cultive une plante pour l'empêcher de s'étioler et de disparaître, que les hommes tombent en servitude et deviennent des bêtes ; pire même, car La Boétie affirme (p. 119) que ces dernières meurent si on les capture ou résistent, tel l'éléphant qui brise ses défenses pour recouvrer la liberté. Le *Discours* participe ainsi à la tâche de démystification en puisant dans les fables et l'histoire des illustrations pour une défense de la liberté : lorsque l'expérience de la liberté n'est plus concrètement vécue, la lecture des livres invite à garder en tête la finalité qui définit notre nature et le sens de notre condition. Il s'agit de ne plus prendre les « bourdes » des tyrans « pour argent comptant » (p.141), en exerçant son esprit critique et en renonçant aux pré-jugements.

C'est aussi ce qu'entreprend Nora qui découvre, dans la dernière scène de la pièce, qu'elle devra désormais soumettre à un doute méthodologique quasi cartésien tout ce qui lui a été enseigné : le droit (« J'apprends aussi que les lois ne sont pas ce que je croyais », p.219), la religion (« j'examinerai cette question comme les autres », p.218), la morale (à propos de ce qu'est le « sens moral » : « En fait, je ne sais pas, tout simplement », p.219), la société (« Il faut que j'arrive à décider qui a raison, de la société ou de moi », *ibid.*). Elle réplique à Torvald qui argue au contraire des conventions et usages, des « devoirs sacrés » qu'enseignent société et religion : « cela, je ne le crois plus. [...] Je sais bien que la plupart [des gens] te donneront raison [...] et que l'on trouve des choses de ce genre dans les livres. Mais je ne peux plus me contenter de ce que les gens disent et de ce qu'il y a dans les livres. Il faut que je réfléchisse moi-même à ces choses et tâche de voir clair en elles. » Le thème de la lumière, du dévoilement, du dessillement revient plusieurs fois : « Il faut que je reste absolument seule si je veux voir clair en moi et en tout ce qui m'entoure » (p.216) ; « Je ne me suis jamais sentie aussi lucide » (p.219) ; « lucide et assurée » (p.220). Nora refuse désormais « qu'on lui interdise quoi que ce soit » (*ibid.*), au nom des « devoirs les plus sacrés » envers son mari et ses enfants (p.217). Les seuls devoirs sacrés qu'elle se reconnaît sont à présent les devoirs envers soi-même » (*ibid.*). Elle retrouve elle aussi la nécessité de sortir de la minorité : « Aie le courage de te servir de ton propre entendement » (Kant, *Qu'est-ce que les Lumières ?*). La « poupée », la « petite fille », « l'enfant » devient adulte et cesse de se plier au rôle qu'on lui faisait jouer et qu'elle jouait consciemment, volontairement. Alors qu'elle usait, en début de pièce, d'expressions enfantines, qu'elle « papillonnait » et bavardait, la voici exigeant une conversation sérieuse, la première, dit-elle à Torvald, en huit ans de mariage. Elle est désormais capable d'une parole précise et adulte, au point de savoir distinguer le sens des mots ; elle peut, par exemple, faire la différence entre le bonheur et la joie (p.214) et cette maîtrise du langage lui permet d'analyser correctement sa situation : non, elle n'était pas heureuse, sa soumission aux codes, aux lois, à l'époux l'empêchait d'accéder au bonheur qui est d'être une personne autonome, seule apte à construire une relation égalitaire dans le couple, et non plus le mari tout-puissant et son « épouse-poupée » : « Il faut qu'il y ait liberté entière de part et d'autre », peut-elle déclarer (p.224). Elle en vient enfin à « enlever [son] costume de mascarade » (au propre et au figuré, p.209), à révéler le « malheureux secret ». Comme le dit Mme Linde : « Assez de toutes ces cachoteries, de toutes ces dérobades » (p.184). Nora parle enfin à cœur ouvert, sans souci de flatter ou de séduire, dans l'unique volonté de dire sa vérité. C'est une argumentation claire et rigoureuse qu'elle développe, répondant à chaque objection du mari, dont le langage totalitaire ne l'intimide plus. « Pauvre aveugle, sans expérience », lance Helmer ; « Il faut que je veille à acquérir de l'expérience, Torvald », répond-elle (p.216-217). Elle lui fait voir que ses arguments se contredisent (p.215) ; elle « commence à comprendre » (formule répétée plusieurs fois, p.205, 211 vs les nombreux « je ne comprends pas » de Torvald) sans pour autant masquer ses doutes et ses peurs : « Je ne sais absolument pas ce que je deviendrai » (p.224). Elle qui cachait autrefois ses opinions pour ne pas déplaire

(p.213), qui a eu les mêmes goûts que son mari (ou fait semblant de les partager), prend soudain le risque de penser par elle-même.

Même confiance dans la « raison » humaine pour organiser la société la plus harmonieuse chez Montesquieu, lorsqu'il fait comparer par Usbek des gouvernements « doux » ou moins doux : « Si, dans un gouvernement doux, le peuple est aussi soumis que dans un gouvernement sévère, le premier est préférable, puisqu'il est plus conforme à la raison » (LXXX). Il faut choisir un gouvernement fondé sur le respect de la nature de l'homme : « celui qui conduit les hommes de la manière qui convient le plus à leur penchant et à leur inclination, est le plus parfait » (*ibid.*). Non que toute forme de soumission soit absente d'un tel gouvernement, mais la « raison » doit être sa référence organisatrice, garantissant la liberté (CXXXI) et l'équité (LXXXIII). Ainsi, La Boétie comme Montesquieu plaident pour une parole raisonnable, objective, récusant une relation de domination/ soumission reposant sur un assentiment subjectif de qui « se sent » pour lui substituer une relation éventuellement, voire nécessairement hiérarchique, mais reposant sur un assentiment à une raison objective. La raison, donc, la réflexion personnelle permettent de sortir d'un paradigme subjectif organisant et légitimant les formes de servitude, politique ou conjugale. À cet égard, le cas de Roxane est intéressant. La dernière lettre montre bien qu'elle a repris le pouvoir, à commencer par celui des mots : « Ce langage, sans doute, te paraît nouveau ». Roxane révèle à Usbek que sa servitude ne l'a pas empêchée d'exercer une pensée libre, comme le montre le décryptage qu'elle propose dans une argumentation parfaitement organisée : « Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices ? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes désirs ? Non, j'ai pu vivre dans la servitude, mais j'ai toujours été libre ; j'ai réformé tes lois sur celles de la nature, et mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance. » (CLXI)

32 La raison est cependant moins efficace qu'il n'y paraît

Sans doute doit-on finalement discuter du postulat même de Simone WEIL, que nous avons d'abord accepté d'emblée comme allant de soi. L'illusion est en effet une interprétation perceptive erronée de données sensorielles réellement existantes, due aux lois mêmes de la perception et susceptible d'être critiquée par le raisonnement. Il semblait donc logique que, pour détruire l'illusion de naturalité, il faille utiliser les lumières de la raison. Mais la raison est-elle assez puissante pour dissiper l'illusion ?

Nora espère « s'éduquer » elle-même, mais peut-elle y parvenir ? L'éducation à la liberté des Vénitiens exemplifiés par La Boétie est manifestement plus collective. De plus, on peut se demander si la liberté à laquelle aspire Nora n'est pas une abstraction théorique qui va l'isoler du reste de l'humanité. Elle renonce à son mari, à ses enfants, par devoir d'autonomie, mais on peut s'interroger sur la vertigineuse solitude dans laquelle elle s'engage. Au contraire, son amie Kristine espère désormais convertir, en quelque sorte, la soumission qui a jusqu'ici pesé sur elle en dévouement, et y trouver une forme de bonheur. C'est ce qu'elle propose à Krogstad : « maintenant [qu'elle n'a plus la charge de sa mère et de ses frères], me voici tout à fait seule au monde et abandonnée. Il n'y a aucune joie à travailler pour soi-même [...]. Krogstad, donnez-moi quelque chose et quelqu'un pour qui travailler », lui dit-elle (acte III). Cette ambition est certes moins exaltante que celle de Nora à la fin de la pièce ; loin de revendiquer de s'accomplir librement en se donnant sa propre loi, Kristine pense qu'elle sera heureuse en se mettant au service des autres, en l'occurrence de Krogstad et de ses enfants.

Et puis, comme le considère La Boétie, il n'est pas si simple d'aspirer à la liberté, surtout quand la coutume l'a désapprise aux hommes : « on ne plaint jamais ce que l'on n'a jamais eu, et le regret ne vient point, sinon qu'après le plaisir, et toujours est, avec la connaissance du mal, la souvenance de la joie passée » (p.130). Il est très conscient des réalités psychologiques qui font que les hommes peuvent préférer la sécurité (illusoire), la sûreté à la « hardiesse » et à la « douteuse espérance de vivre à son aise » (p.114). La liberté a un coût, d'autant que les tyrans s'entendent pour abreuver leurs sujets de faux plaisirs : « ne pensez pas qu'il y ait nul oiseau qui se prenne mieux à la pipée, ni poisson aucun qui, pour la friandise du ver, s'accroche plutôt dans le haim [le hameçon] que tous les peuples s'allèchent vite à la servitude » (p. 137). Il faut alors une âme d'élite, soutenue, nous l'avons dit, par de la culture, pour s'arracher à une telle vie en se mettant en danger par « l'ardeur de la franchise qui fait mépriser le péril et donne envie d'acheter, par une belle mort entre ses compagnons, l'honneur et la gloire » (p.134). Entre vivre serf et mourir pour se libérer, le « populus », constate amèrement La Boétie, choisit plutôt de vivre. Et il affirme même que Brutus et Cassius ont tenu Cicéron à l'écart de leur complot, Cicéron ce « grand zéléteur du bien public, s'il en faut jamais, » « estim[ant] son cœur trop faible pour un fait si haut. » (p.132). On comprend donc que le *Discours de la servitude volontaire* n'est pas un traité d'éducation au sens strict : on n'y trouvera pas de techniques d'émancipation du peuple « assoti » (p.137). Il n'est pas le destinataire du texte : « je ne fais pas sagement de vouloir prêcher en ceci le peuple qui a perdu, longtemps a, toute connaissance, et duquel, puisqu'il ne sent

plus son mal, cela montre assez que sa maladie est mortelle » (p. 117). Même les « mieux nés que sont les autres » (p.131), ceux qui ne se laisseront jamais asservir parce qu'ils ont le sentiment toujours vif de leur franchise, ne sont pas en mesure d'œuvrer pour la libération du « gros populus ». Soit ils sont muselés par le pouvoir despotique, soit ils perdent leur vie à vouloir agir contre lui (p.133).

Il n'est donc pas facile de conquérir une liberté politique dont la nature prescrit pourtant la légitimité, et il ne semble pas non plus facile de l'assumer lorsqu'on la possède. C'est l'une des leçons données par le mythe des bons Troglodytes imaginé par Montesquieu (XIV). Ces derniers vivent longtemps dans une vertueuse égalité républicaine mais, sous l'effet du nombre semble-t-il, ils passent d'un régime républicain à un régime monarchique : ils « crurent qu'il était à propos de se choisir un roi. » Cette décision désole le « vieillard vénérable » qu'ils désignent pour tel et qui analyse leur désir de soumission comme une incapacité à se gouverner eux-mêmes de façon vertueuse : « dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous » pour maintenir l'harmonie de la société. « Mais, ajoute le vieillard, ce joug vous paraît trop dur, vous aimez mieux être soumis à un prince et obéir à ses lois, moins rigides que vos mœurs ». Ainsi, la raison a beau prêcher, on peut répugner à la liberté, trop difficile à assumer.

À supposer même que la raison soit la meilleure arme pour détruire l'illusion de naturalité, la juste perception de la réalité de l'asservissement entraîne-t-elle d'ailleurs *de facto* une émancipation ? On peut juger qu'une liberté qui ne serait qu'intellectuelle, telle que le travail de la raison l'aurait mise au jour, est insuffisante si elle ne se « réalise » pas. Or on a dit combien les corps, dans les œuvres du programme, étaient aliénés. Pour libérer les corps en même temps que les esprits, ne doit-on pas prôner une confrontation directe ? Elle est n'est pas à l'ordre du jour dans nos textes : La Boétie récuse le recours à la violence au profit de ce qu'on appellera plus tard une « désobéissance civile », Montesquieu ne fait pas revenir Usbek au sérail et Roxane ne trouve la libération que dans le suicide, Nora – quoiqu'elle affronte verbalement Torvald – choisit de quitter le domicile conjugal plutôt que de chercher à combler l'abîme creusé entre les deux membres du couple, comme le mari le propose (p.222). Si la libération des dominés est difficile, faut-il chercher à libérer les dominants ? L'illusion de naturalité frappe en effet les deux « bouts de l'échelle », et les situations de domination sont nocives pour l'un comme pour l'autre, nous l'avons expliqué. Il s'agirait alors de dessiller les maîtres, ce que tente de faire Zélis pour Usbek dans la lettre LXII : « Dans la prison même où tu me retiens, je suis plus libre que toi ». Mais Usbek réfléchira-t-il, à l'issue de son périple en Europe, à son rapport à la domination ? Le suicide de Roxane l'ébranlera-t-il ? Helmer finira-t-il par répondre à son interrogation finale ? « Le miracle suprême ?... » Saura-t-il comprendre ce que Nora entend par « un vrai mariage » ? Les auteurs du programme laissent le lecteur sur sa faim...

33 L'homme est-il vraiment libre, ontologiquement libre ?

Soumettre et se soumettre sont deux phénomènes si profondément ancrés, et ils s'entretiennent si bien, « se renforcent » si bien l'un l'autre, qu'il semble difficile de réaliser la liberté que notre nature réclame. Du reste, n'y a-t-il pas, justement dans notre nature, des mécanismes puissants que la raison ne contrôle pas ? Nos œuvres nous rappellent que l'être humain est en proie à des passions dont il lui est bien difficile de se déprendre et qui l'aliènent intimement, quand bien même les circonstances ne le feraient pas. Quoiqu'ils soient des êtres rationnels, le dominant et le dominé peuvent ainsi être irrémédiablement dupés par leur imagination et leurs passions. Pour plagier une formule de Freud, l'être humain n'est pas maître dans sa propre maison, il est mû par des forces/pulsions situées bien en deçà de la volonté rationnelle.

La Boétie revient à plusieurs reprises sur le désir de possession, véritable passion qui motive tous les hommes, et auquel ils sont, par conséquent, soumis. Il évoque cette quête universelle et souvent opiniâtre : « les hardis, pour acquérir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le danger ; les avisés ne refusent point la peine [...] Ce désir, cette volonté est commune aux sages et aux indiscrets, aux courageux et aux couards, pour souhaiter toutes choses qui, étant acquises, les rendraient contents. » (p.115). Ce désir de possessions matérielles est bel et bien ce qui, comme on l'a vu, place les courtisans sous le joug des tyrans, et constitue tout le réseau de soumission qui enserré une société. Faudrait-il dès lors remettre en question la conception de la nature humaine présente dans le *Discours* ? Il part d'une raison naturelle antérieure à toute institution qui serait capable de retrouver la mémoire de la liberté, de remettre les hommes dans leur droit naturel. La notion de nature renvoie d'ailleurs aussi bien, à la force active qui a créé et organise l'ordre de l'univers (la providence divine) qu'au « naturel » de l'homme, autrement dit son caractère constitutif, ce qui le définit à sa naissance. N'est-elle pas inventée pour les besoins de la cause que l'auteur défend ? Il ne démontre pas que la « bonne mère », « la ministre de Dieu et la gouvernante des hommes » a placé la liberté au cœur des hommes ; il reconnaît travailler « par conjecture », une sorte d'hypothèse de travail qui n'est pas débattue mais qui se déduit des exemples cités, notamment celui des bêtes qui montreraient, en leur « naïveté », une liberté naturelle ou originaire.

Montesquieu, quant à lui, à travers Usbek, peint un personnage qui, ayant cru se libérer de la passion amoureuse, est tombé dans les affres de la jalousie. Il en avoue les tourments dès la lettre VI dans laquelle il écrit à Nessir : « dans le nombreux sérail où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour et l'ai détruit par lui-même ; mais, de ma froideur même, il sort une jalousie secrète qui me dévore. » Et à la fin de l'œuvre, si loin de ce sérail en révolte, il confesse au même Nessir l'horrible état d'aliénation dans lequel il est plongé : « présent à tout ce qui m'importune, absent de tout ce qui m'intéresse. [...] Je tombe dans un accablement affreux. » De sorte qu'il ne maîtrise pas davantage son destin que sa personne, annonçant qu'il ne peut désormais que rentrer dans un pays dont il s'était volontairement éloigné et regagner son palais où, en proie à la jalousie, il « ir[a] [s]'enfermer dans des murs plus terribles pour [lui] que pour les femmes qui y sont gardées » (LCLV). On ne peut rêver plus lourde « servitude volontaire »... Usbek est ainsi un personnage éminemment paradoxal. Il possède toutes les qualités d'un philosophe : caractérisé par un vif désir d'apprendre, capable de réflexions fines à partir de l'observation, prônant la tolérance religieuse, dénonçant les dogmes. Mais ses actes le montrent incapable de mettre ses idées en pratique, ses capacités de raisonnement étant finalement obscurcies par ses passions et sa culture.

De la servitude amoureuse, l'époux dominateur qu'est Torvald fait aussi l'expérience : si le succès de son épouse dansant la tarentelle le flatte, il l'arrache à l'admiration générale parce qu'il éprouve pour elle un désir irréfingible : « toute cette soirée, je n'ai cessé de te désirer. Quand je t'ai vue séduire et provoquer dans la tarentelle... mon sang bouillait, je n'y tenais plus... c'est pour ça que je t'ai enlevée si tôt », avoue cet homme apparemment si sage, si raisonnable, si pénétré de ses devoirs. Est-ce alors pour échapper à la servitude du désir que les êtres humains, en retour, tentent de se rendre maîtres de ce qu'ils désirent si éperdument ? « Ma splendeur à moi, à moi seul, à moi tout entière ! » venait de dire, avant cet aveu, Torvald à son épouse, en une exclamation naïvement égoïste. Alors, dans deux de nos textes, les objets du désir, mais aussi instruments d'une soumission pour ainsi dire ontologique de ceux qui les désirent, les femmes, se libèrent mais le payent au prix fort, la perte de ses enfants pour Nora, la perte de sa vie pour Roxane qui, certes, peut écrire à son jaloux époux : « j'ai su, de ton affreux sérail, faire un lieu de délices et de plaisirs », mais qui en meurt. Et il ne reste à Torvald comme à Usbek qu'à souffrir de leur absence.

34 La fonction critique de la littérature : l'imagination à la rescousse de la raison

La raison n'est donc pas l'outil idoine pour dénoncer l'illusion de naturalité et en finir avec la servitude. Les auteurs qui prônent les lumières de la raison ne se privent d'ailleurs pas d'utiliser d'autres stratégies : le langage poétique serait-il une meilleure arme contre le langage tyrannique ? Parce qu'il n'affirme ni ne démontre, parce qu'il laisse le sens inachevé, il offre un champ ouvert à la réflexion des lecteurs. Cette liberté de lecture est une propédeutique à la conquête de la liberté. Pour autant, en abandonnant les outils de l'argumentation et en recourant aux artifices de la rhétorique, les auteurs laissent peut-être entendre qu'il est illusoire d'espérer une disparition de la relation dominant/dominé. L'appréhension « littéraire » de la question et sa situation dans un champ fictionnel marquent les limites d'un discours rationnel et théorique que les faits s'acharnent à démentir...

Il est facile de montrer que La Boétie use de toute une panoplie rhétorique : diversité des registres qui déjoue nos habitudes de lecture, nous « réveille » de notre torpeur, depuis le paradoxe du titre ; travail stylistique qui multiplie interrogations, asyndètes, anaphores, antithèses, hyperbole, comparaisons, métaphores, etc. Il est facile également de montrer que le *Discours* s'adresse au lecteur lettré : il doit déchiffrer entre les lignes d'un texte foisonnant qui ne précise finalement aucune voie pour se libérer du joug de la servitude, sinon le simple refus d'obéir. Au langage tyrannique qui impose un sens, qui triche et asservit, La Boétie substitue une parole à construire par la communauté fraternelle des lecteurs libres et perspicaces.

Dans les *Lettres persanes*, Montesquieu utilise le procédé du regard neuf, celui des Persans, qui permet au lecteur de se défaire de ses habitudes de pensée : l'étranger révèle ce que la coutume empêchait de voir. Mais l'auteur se garde bien de rien asséner, le sens de l'œuvre est à reconstruire. La forme épistolaire, dans son éclatement, permet en effet de multiplier les différents points de vue parfois contradictoires, sans fixer un sens immédiat. Par ses possibilités d'effets d'ironie, voire de comique (le lecteur sait, par exemple, qu'un épistolier berne son destinataire), le roman épistolaire est la forme la plus pertinente pour dénoncer le langage de la domination, langage qui ferme le sens, oblige à une pensée prédigérée, sacralisée. Le lecteur n'y trouvera pas plus que dans le *Discours* de La Boétie un prêt-à-penser pour une émancipation effective, mais l'occasion d'exercer une pensée autonome, qui déduit, critique, évalue par comparaison, pour décider enfin soi-même. Ainsi sur le sujet de la nécessité des sciences (CV vs CVI), de la légitimité du suicide (LXXVI vs LXXVII), ou des causes du dépeuplement (CXII vs CXXII). Mieux, le roman offre une fin ouverte : que deviendra Usbek ? Restera-t-il à Paris, reviendra-t-il à Ispahan pour devenir captif dans son

propre palais ? La mort de Roxane sonnera-t-elle l'heure de la rébellion au sérail ? Affranchira-t-il ses esclaves, libèrera-t-il ses femmes ? Au lecteur de l'imaginer, à lui d'élucider la « chaîne secrète et, en quelque façon, inconnue » (les *Réflexions*).

Une maison de poupée se prête à la même analyse. On sait que le théâtre, étymologiquement le lieu où l'on regarde, permet une émotion réflexive. Le jeu allie corps et pensée, sensation et intellect et permet au spectateur de combiner, dans la tradition brechtienne, participation émotive et mise à distance critique, lui laissant ainsi la liberté de prendre position dans les débats que lui propose la scène. Le texte d'Ibsen se caractérise d'abord par une liberté formelle, en ce qu'elle mêle tous les genres – mélodrame, vaudeville comédie, drame romantique, tragédie. Cette liberté formelle participe à la multiplicité des lectures possibles. De là le grand nombre de débats et polémiques qui ont suivi la création de l'œuvre et qui se poursuivent aujourd'hui. On se demande encore, par exemple, si la pièce d'Ibsen est féministe. Ainsi, le départ de Nora est-il un acte de revendication que le public devrait reprendre à son compte ? À aucun moment elle ne plaide explicitement pour une émancipation des femmes et son choix reste purement individuel. On ne trouvera qu'une seule tirade où elle généralise, lorsque Torvald justifie sa lâcheté en affirmant qu'« il n'existe personne qui sacrifie son *honneur* pour l'être qu'il aime » ; ce à quoi elle rétorque : « C'est ce que des centaines de milliers de femmes ont fait » (p.222). Cette réplique – de même que le titre de l'œuvre, qui laisse entendre que la maison de Nora n'est qu'une parmi des « centaines de milliers » d'autres – n'autorise pas une lecture féministe de la pièce aux yeux de certains critiques. D'autant que le dénouement a été un temps modifié par l'auteur ; dans une version plus conforme aux convenances morales de l'époque, Ibsen faisait rentrer Nora dans le rang ; elle ne quittait pas le domicile conjugal, pour ne pas laisser « des enfants sans mère »... Dans notre version actuelle, rien n'est dit de l'avenir du couple Helmer. Nora reviendra-t-elle un jour ? Et ce départ lui-même est-il le signe d'une émancipation ? Elle se dépouille de son statut d'épouse et de mère en restituant les alliances et les clefs de la maison, mais c'est pour revenir dans son « ancienne maison »...

Sans doute le lecteur doit-il faire sien l'impératif de l'héroïne d'Ibsen : « Il faut que je réfléchisse moi-même à ces choses et tâche de voir clair en elles. » (p.218)...

LANGUE VIVANTE ALLEMAND

Durée : 3 heures

Suite à la correction de vos copies, estimez-vous que cette année, **par rapport aux années précédentes** :

- X L'épreuve a été « normalement » réussie (pas de variation notable) par les candidats **voir commentaires ci-dessous**
- L'épreuve a été plutôt moins bien réussie par les candidats
- L'épreuve a été plutôt mieux réussie par les candidats (amélioration : compréhension, méthodologie ou rédaction ?)

QUALITE DE LA SYNTHESE

Points positifs	Points négatifs
La plupart des candidats ont réussi à dégager la problématique et mettre en évidence les principales idées des documents.	Trop de phrases des articles proposés sont recopiés en l'état. Faiblesses au niveau de la structure de la synthèse : -L'introduction trop longue et détaillée (p.ex. dates) sans réellement introduire la problématique pour une conclusion beaucoup trop courte -Pas de transition entre les différentes parties de la synthèse -Pas de conclusion ou conclusion trop courte

QUALITE DE LA LANGUE

Lexique	Grammaire	syntaxe
Chez certains candidats, le manque de lexique de base est manifeste, ils recopient alors les textes. Ces lacunes lexicales se voient en introduction et en conclusion où les candidats s'expriment alors avec leurs propres mots, la différence de niveau est manifeste. <u>L'orthographe</u> : Trop de candidats manquent de rigueur concernant l'orthographe. -Le "Umlaut" est par exemple fréquemment oublié ou mal placé. -Beaucoup de mots sont mal orthographiés, même s'ils se trouvent dans les documents. -Un mot identique est orthographié de façon différente à l'intérieur d'une même copie.	Le jury a constaté que, dans un grand nombre de copies, les règles grammaticales de base ne sont pas suffisamment respectées: -participe passé, y compris pour les verbes faibles -les verbes à particule séparable/inséparable -usage du « zu » mal placé. - usage des cas après les prépositions les plus usuelles (mit + datif) -genre des noms les plus courants (Zeit, Arbeit, Welt, Gesellschaft) -déclinaison de l'adjectif trop souvent non maîtrisée	Erreurs sur le plan syntaxique récurrentes: La place du verbe après une conjonction de coordination ou de subordination. La ponctuation : la virgule avant « dass » est ou mal placée ou oubliée.

LANGUE VIVANTE ANGLAIS

Durée : 3 heures

REMARQUES GENERALES

En 2017, les correcteurs de l'épreuve écrite d'anglais (synthèse de textes) ont majoritairement estimé que, par rapport à l'année précédente, l'épreuve a été plutôt mieux réussie.

Les meilleures copies furent celles qui alliaient une solide maîtrise de la grammaire à une grande variété lexicale, rendaient fidèlement compte des idées contenues dans le corpus - avec des reformulations/appropriations efficaces, et mettaient en place une mise en regard des textes judicieuse. On pourrait citer comme ingrédients de ces meilleures copies :

- une belle conceptualisation des documents, convaincante ; un bel effort de mise en convergence/divergence des points de vue exprimés dans les documents
- une introduction et une conclusion pertinentes, qui montrent la distance critique et la hauteur de vue du candidat, ainsi que la maîtrise de l'épreuve
- une langue précise et recherchée, avec un vocabulaire approprié et varié.

Ce travail de tissage fut moins bien exécuté dans les copies dites « moyennes ». En effet, ces dernières comprirent des erreurs de syntaxes et restèrent à la surface des idées principales.

Les copies les moins bonnes ou celles les plus lourdement sanctionnées eurent des fautes récurrentes ou une approche de l'exercice de la synthèse pour le moins perfectible ou paraphrasèrent ou recopièrent in extenso des phrases entières des documents sources – parfois sans guillemets. [A ce sujet, nous rappelons aux futurs candidats que les correcteurs connaissent évidemment le sujet initial par cœur ; ce type de faute, très facilement repérable, est lourdement sanctionné.] On pourrait citer comme problèmes dans les moins bonnes copies :

- une tendance à l'énumération / à « l'empilement » de micro-observations (effet « catalogue ») sans l'appropriation qui permet de nourrir la réponse à une problématique
- une absence d'organisation structurée du propos et des documents parfois traités les uns après les autres (pas de synthèse à proprement parler donc)

Rappelons que sur cette épreuve les candidats sont évalués selon trois axes principaux :

- maîtrise de l'exercice dans ses aspects méthodologiques purs = structure, forme, construction, mise en rapport des textes
- maîtrise de l'information = compréhension fine de tous les documents, restitution riche et pertinente de l'information, reformulations avec valeur ajoutée
- maîtrise de la langue anglaise = aspects purement linguistiques tels que la syntaxe, la grammaire, la richesse lexicale, la ponctuation, les structures idiomatiques etc.

Dans l'ensemble, en 2017 les documents ont été plutôt bien compris. [Ceci n'est pas surprenant compte tenu du fait que les candidats utilisent quotidiennement les nouvelles technologies et peuvent facilement appréhender leur conséquence sur le marché de l'emploi. Il en va de même pour la 'sharing economy' - le thème avait probablement été abordé en cours]. De plus on sentait l'objectif des candidats de lier les différents contenus des documents et de réaliser une synthèse la plus cohérente possible. Enfin l'analyse des documents ne se faisait pas d'une façon « chronologique » (document 1 puis 2 puis 3...). Tout ceci était positif, même si parfois un des documents était surexploité par rapport à un autre (rappelons qu'une règle fondamentale de l'épreuve est de mettre en regard/rapport **tous** les textes).

Pour les compositions médiocres ou faibles, le problème principal réside dans les capacités rédactionnelles des candidats – avec une faible maîtrise des règles de base de la langue anglaise; le niveau d'expression écrite en anglais est parfois tel qu'il devient bien difficile de juger de la méthode et de la compréhension fine des textes.

Encore et toujours, les correcteurs tiennent à faire passer le message suivant : les candidats se retrouvent certes face à une épreuve de synthèse de documents nécessitant une réelle maîtrise d'une méthode particulière, mais il s'agit avant tout d'une épreuve de langue étrangère visant à évaluer les qualités de compréhension et d'expression écrites.

Nous continuons de déplorer une attitude de plus en plus cavalière par rapport à la correction de la langue. Orthographe fantaisiste/aléatoire, temps approximatifs, distinction singulier/pluriel une fois sur deux - la langue anglaise telle qu'on la lit dans les synthèses de documents des candidats souffre d'un manque de respect et de considération malheureusement croissant. (Lire la section 3 / QUALITE DE LA LANGUE : POINTS RECURRENENTS QUI POSENT PROBLEME » plus bas dans ce rapport). Les correcteurs sont d'avis que les fautes les plus grossières sont plus le fruit de la paresse que d'une méconnaissance – ou alors les bases vues en collège doivent être systématiquement revisitées. Nous attirons donc vivement l'attention des futurs candidats sur le point suivant: une bonne méthode est évidemment indispensable – continuez donc à bien vous entraîner à l'exercice très contraignant que représente la synthèse de documents en 400 mots. Toutefois, **un bon sens de la méthode sans un sens de la langue également solide ne vous permettra pas de convaincre votre correcteur de vous décerner une note à la hauteur de vos attentes.** L'épreuve de synthèse de documents, même si elle est très « technique », demeure un moment où l'on doit persuader un correcteur que l'on maîtrise l'expression écrite d'une langue.

Il est quand même inquiétant qu'environ un candidat sur cinq, à ce niveau, puisse se tromper sur l'orthographe des mots clés de sa rédaction - **alors même que ces mots se trouvent devant ses yeux dans les textes – et se tire dans la jambe en écrivant** *futur, *technologie, *détroy, *emploiement, *business, *consomtion, *professionnal etc.

Pour finir ces remarques générales, disons tout de même qu'il serait très appréciable que les candidats apportent un soin tout particulier à leur copie car un bon nombre d'entre elles se sont avérées illisibles en raison des ratures ou d'une graphie trop peu déchiffrable.

QUALITES DE LA SYNTHESE

2-1 / points positifs

La majorité des candidats semblent avoir compris les arguments principaux qui se dégagent des textes; de plus, ils se plient à l'exigence particulière de la synthèse de textes qui interdit de digresser ou de donner son avis ; enfin ils respectent le nombre de mots imposé. Globalement donc, les attentes de l'épreuve au niveau de la méthode sont bien cernées.

Un bémol cependant : le niveau d'anglais de nombreux candidats n'étant pas suffisant pour que ces derniers puissent rendre toutes les nuances et subtilités de l'argumentaire des textes, il est difficile pour les correcteurs de déterminer vraiment à quel point ces nuances et subtilités ont été comprises. Donc même si les textes ont été compris, le degré de maîtrise de l'expression est tel que cette compréhension est incommunicable au correcteur (alors que l'on attend théoriquement une restitution fine, concise et spécifique).

Pour la plupart, on trouve dans les copies un réel souci d'organisation avec une structure de type (1) introduction contenant une sorte de problématique (2) quelques paragraphes traitant cette problématique (3) une tentative de conclusion – ce qui est encourageant et montre que les candidats sont bien préparés à affronter ce genre d'exercice..

Dans les remarques positives, on notera aussi que les correcteurs ont apprécié des problématiques simples mais claires qui montrent que l'on peut faire de bonnes choses sans être natif :

'To what extent is automation the driver of deep changes in our economy and workplaces?'

'Is technology a job killer or a way to make job expectations evolve ?'

Enfin, nous souhaitons indiquer que nous saluons les auteurs des copies montrant une réelle capacité à reformuler ce que l'on trouve dans les textes d'une manière précise, concise et élégante.

2 -2 / points négatifs

→ Le titre

Les titres englobaient rarement la totalité de la thématique du dossier. Certains étaient totalement obscurs ('the black sun') ou trop tape-à-l'oeil : 'technologies and the internet : the employment Terminator'. D'autres ne se focalisaient que sur un point : 'the impacts of the economic revolution', 'the shared economy, yes or no?', 'Humans and technology : the divorce', 'New era', 'With technology, there are new jobs'. 'Technology and humanity'. Les titres intéressants furent alors d'autant plus récompensés :

"I work, You work, He works, We share, You evolve, They automate"

"Is your job disposable?"

→ La problématique

Même chose pour les problématiques. Certaines tapaient à côté du sujet ou ne renvoyaient qu'à un élément : 'Is it necessary for humans to continue the development of technology?', 'How can technology change our society?', 'What will society become?', 'How to solve negative impacts of innovation?' etc. Pour les copies faibles, toute problématique (ou toute problématisation du sujet) était parfois absente de l'intro. A contrario, certaines copies ont proposé jusqu'à quatre questions, montrant une certaine incapacité à synthétiser ce qui faisait le lien des documents.

La formulation de la problématique était dans de trop nombreux cas laborieuse ; la non-maîtrise des formes interrogatives (directes et indirectes) ajoutait souvent à la confusion. Remarquons ici que la non-maîtrise de certains outils grammaticaux même simples comme la formulation des questions et l'emploi des modaux est particulièrement pénalisante dans le contexte de la formulation d'une problématique.

→ L' introduction

Les premières phrases de la synthèse ont une importance particulière car il est évident qu'elles permettent au correcteur de se faire une idée relativement précise du niveau du candidat. Force est de constater que cette année les formulations maladroites furent nombreuses car calquées sur le français ('*We will see which phénomènes are at the origines of this changements*').

Comme en 2016, le point où tous les correcteurs s'accordent sur les insuffisances concernant la méthode est clairement l'introduction.

Tant d'introductions exaspèrent car elles sont pratiquement inutiles du point de vue de l'exercice : très platement, elles continuent de se contenter de lister titres des articles, auteurs et dates de publication (cette approche consiste uniquement à recopier de l'information issue du sujet, avec zéro valeur ajoutée). Tout cela est fait en « gâchant » entre 100 et 130 mots, soit entre 25% et 30% du nombre de mots total. Ce genre d'approche est tout à fait stérile ! Rappelons qu'une courte présentation des documents dans l'introduction est intéressante quand elle les regroupe par problématique commune.

Avec des introductions (beaucoup) trop longues – le record cette année étant apparemment une introduction de 189 mots pour 386 mots en tout - les étudiants ne peuvent pas développer les arguments de manière satisfaisante.

[A contrario, comme en 2016, certains ne citent nulle part le fait qu'ils s'appuient sur un ensemble de documents pour en faire en synthèse – pas plus dans l'introduction que dans le développement. Une telle approche est très sévèrement sanctionnée, car une absence de références explicites aux textes (même sous la forme minimaliste « doc1 », « doc3 ») montre que les attentes relatives à l'épreuve ne sont pas comprises: le correcteur a alors l'impression de lire un essai. Le cadre de la synthèse n'étant plus respecté, avec ses références claires aux documents, la notation s'en ressent cruellement.]

Certaines longues introductions introduisent les textes du sujet avec pour chacun une note brève sur le contenu ; dans certaines copies, des idées sont même déjà développées, parfois émaillées de citations. Si cette façon de procéder vient manifestement d'une volonté de « bien

faire » en disant tout, tout de suite, soyons très clair par rapport à nos attentes : ce type d'introduction n'est pas satisfaisant – **attendre le développement pour développer!**

Les meilleures introductions, quant à elles, brillent par leur clarté et leur concision, et parviennent à faire deux choses en moins de 100 mots: présenter d'un seul geste les documents et leur pertinence par rapport à la problématique, tout en donnant une indication du plan du corps de la synthèse. De telles introductions sont trop rares (mais permettent aux candidats qui les produisent de sortir du lot, quand tant de copies servent des introductions longues et qui frisent l'inutilité).

→ **Le développement**

En 2017 comme en 2016 ont été relevées pour certains candidats une mauvaise gestion des paragraphes du développement (trop longs ou trop courts ou pas présentés dans le bon ordre), et une utilisation très imprécise de la ponctuation (et des « link words » / mots de liaison) qui pouvait gêner la compréhension de la synthèse.

Pour les pires copies, elles se contentent de recopier des bouts des documents de-ci de-là – parfois sans citer la source! - refusant de se plier à l'exercice de restitution avec reformulation et de mise en perspective avec une problématique. Les correcteurs appellent cela « faire de la mosaïque » ou « faire du patchwork »: on liste/recopie les informations diverses sans faire de lien – donc sans valeur intellectuelle ajoutée. Ce patchwork des phrases des documents mises les unes à la suite des autres cherche à donner l'impression / l'illusion que le candidat s'est acquitté de sa mission puisqu'il a dégagé les idées essentielles, mais une telle approche se voit systématiquement attribuer une note extrêmement basse.

Même si la tendance est à l'amélioration de la maîtrise des aspects techniques de la synthèse de documents, trop d'étudiants encore listent les idées des textes sans les mettre en relation et sans prendre du recul. Ils comprennent les documents mais n'analysent rien: ils sont dans la description, alors que l'on attend vraiment un travail intellectuel de synthèse.

On constate chez certains une tendance à calquer des plans préétablis sur le dossier en ne tenant pas compte de la spécificité de celui-ci. Le plan du type « boon and bane » du travail automatisé a ainsi rencontré un certain succès (des variations seraient « advantages and inconvenients » (sic) ou « pros and cons » ou « a blessing or a curse »). Les candidats qui ont choisi ce type d'approche binaire ne réussissent pas à exploiter la richesse du dossier. Chez d'autres on rencontre une présentation « catalogue » ponctuée de façon quasi-mécanique par les mots de liaison « moreover/consequently /however ».

Trop de candidats présentent des synthèses non aérées, sans saut de ligne, ce qui rend la lecture difficile. Il est parfois impossible de distinguer les différentes parties (forme et fond qui manquent de clarté). Enfin des suites de remarques pertinentes mais sous forme de catalogue/listes démontrent une absence de conformité au schéma de l'épreuve.

La qualité de la reformulation peut laisser à désirer au niveau de la précision : bien souvent en reformulant les étudiants perdent tout ou partie de l'idée, ce qui amène à un magma de généralités qui ne permet pas de vérifier la qualité de la compréhension de l'étudiant.

En définitive, assez peu de copies font ressortir dans leur synthèse une vraie recherche d'organisation des idées ; celles qui l'ont fait ont logiquement été récompensées.

La concision fait défaut à trop de candidats, alors qu'il s'agit de la vertu principale d'une bonne synthèse de documents. Les meilleures copies sont fondées sur la capacité à écrire de manière claire, correcte et concise tout en abordant tous les points majeurs des textes. Les copies « du milieu » se caractérisent elles par le fait qu'il manque à chaque fois une qualité importante (structure cohérente, capacité à rendre à la fois la subtilité et la richesse des textes en utilisant le moins de mots possible...).

→ **La conclusion**

Pour les conclusions, nous continuons de noter qu'elles se réduisent généralement à une ou deux phrases écrites dans la précipitation, ou simplement parce qu'il faut bien le faire, mais on sent que le candidat s'exécute sans y voir de l'intérêt. Ces conclusions courtes et pour la

forme sont d'ailleurs peu rattachées à la problématique initiale - si cette problématique existe – alors qu'elles devraient y répondre directement.

→ Le nombre de mots

Une remarque mineure mais qui revient dans les remarques des correcteurs : barrer la progression de la lecture par le correcteur avec un immense signe « / » tous les 20 mots n'est pas recommandé ; il convient donc de trouver un moyen plus discret pour le comptage rapide des mots. Une autre remarque concernant le comptage des mots : toute fraude à ce sujet est appréhendée avec sévérité par le correcteur. Certains candidats écrivent environ 300 mots puis mentionnent avec aplomb « 400 mots » en fin de devoir, alors qu'à l'inverse certains écrivent 500 mots puis mentionnent « 440 mots » en fin de devoir : ceci est bien sûr malhonnête mais aussi extrêmement dangereux, dans la mesure où les correcteurs ont une perception intuitive du nombre de mots, et sont prompts à déceler toute tentative de fraude à ce sujet !

QUALITE DE LA LANGUE : POINTS RECURRENTS QUI POSENT PROBLEME

3-1 / Maîtrise du lexique et de la grammaire

Comme nous l'avons mentionné plus haut, la maîtrise de la langue (dans ses bases) pose souvent problème dans les copies, même celles où les aspects méthodologiques sont bien maîtrisés.

Les correcteurs sont de plus en plus perplexes devant des copies où les pluriels des mots irréguliers simples sont défailants, où certains mots de base bien orthographiés dans une partie du devoir ... puis mal orthographiés ailleurs : les étudiants procèdent-ils de manière aléatoire dans leur choix d'orthographe ?; essaient-ils plusieurs versions pensant qu'une finira par être correcte ?; prennent-ils le temps de relire leur copie avant de la rendre ?

Ce qui agace particulièrement les correcteurs est de voir mal orthographiés des mots qui apparaissent tels quels dans les documents, et qu'il suffit de recopier correctement ; l'impression produite est assez désastreuse ! En 2017 ont été écorchés, entre autres, les mots suivants :

- company VS *compagny/*compagnie
- future VS *futur
- technology VS *technologie, voire *technogy/*technologie etc.
- destroy VS *detroy
- employment VS *emploiement
- business VS * buisness
- consumption VS *consomtion
- professional VS *professionnal
- to replace VS to *remplace
- automation VS *automatisation
- development VS *developpement/*development
- everything VS *everythink
- certains étudiants ne savent pas recopier le nom des auteurs ou des sources : The *Gardian !
- another VS *an other
- cannot VS *can not
- consequences VS *consequenses/*consecuencies
- to adapt VS to *adaptate
- to practice/practise VS to *praticate

La pauvreté lexicale nous mène vers un problème de méthode : une des missions du candidat est de pleinement intégrer l'information du texte puis de la reformuler à ses fins propres (tout en citant la source bien sûr) ; cependant, lorsque le lexique à disposition est trop pauvre, le candidat se voit forcé de recopier purement et simplement le texte, ce qui le pénalise.

Les introductions sont trop peu soignées et trop souvent on peut lire des phrases comme ‘*the first document *talk about*’ ou alors ‘*the article was *wrote*’ qui sont du plus mauvais effet ; **le « s » de la 3ème personne du singulier en particulier ne semble plus important.**

Les temps sont très souvent mal formés, le « present perfect » en particulier, notamment quand il est suivi de *for/since*.

Les participes passés des verbes sont souvent inexistantes: ‘are not *replace’, ‘can be *see’, ‘how it will be *solve’, ‘will be *delete’ – et cela même dans des copies satisfaisantes par ailleurs.

De nombreux candidats ne font toujours pas la différence entre ‘they are’ et ‘there are’.

"S" à l'adjectif: de très nombreuses occurrences défigurent les copies ; cette faute est inacceptable dans une copie de concours.

Modaux construits comme des verbes ordinaires (ou pas construits du tout...) :

‘*Technology will can take our job’

‘* maybe the sharing economy can will becomes a good solution’

*it cans, *it can does, *it can made, *it will solves, *can impacts, *could created

Verbe +ED au lieu de l'infinitif :

‘*the technology will arrived to lead industry’

‘* to make jobs evolved’

Absence de maîtrise de la forme interrogative de base: écrire

‘*Do will have we a job for each of us?’

‘*Does the 4th industrial revolution will lead to unemployment ?’

‘*Does automation is destroying jobs?’

‘*Do new technologies will lead us to an uncertain futur?’

‘*To what extent do jobs are reshuffled by innovation?’

‘*How does the rise of new technologies is changing?’

‘*Does the evolution of our jobs is great?’

‘*To what extent do technologies are going to transform the job market?’

‘*How technology have an impact on our life?’

‘*Does this figure will really become reality?’

‘*Where comes from this unemployment ?’

‘*Does somebody will have a job tomorrow?’

‘*What the sharing economy imply?’

‘*So, what all this new of technology brought into our society?’

‘* Does human has still his place?’

indique que les bases vues en classe de 4e sont à revoir (et de telles formulations défectueuses donnent une piètre image du candidat). En 2016, un des correcteurs avait d’ailleurs estimé que 70% des questions étaient ainsi défectueuses du point de vue grammatical ; et lorsque l’on sait que ces questions correspondent en général à l’énoncé de la problématique, on réalise à quel point le problème de la forme interrogative peut avoir un impact sur la note finale... On trouve aussi le problème corollaire - l’absence de maîtrise des interrogatives indirectes: les candidats inversent Sujet/Auxiliaire, là où il n’y a pas d’inversion en anglais (exemple : ‘*they were asked what did they think about ...’).

Pour lister des problèmes récurrents :

- *actual* est utilisé pour *current*
- *which* est très souvent mal écrit (*wich, voire *witch)
- préférer *newspaper article* à ‘*press article*’
- les candidats doivent revoir le participe passé: *break/broken* devrait être acquis ; **nous ne souhaitons plus voir les formes suivantes dans les copies :** *writtene/*writed/*writted/*rittied , *spended, *falled, *putted, * maked, *chosed, *brung, *hitted, *spreaded
- on ne fait pas référence à **the document 1/2/3*, mais à *document 1/2/3* ; en général revoir les règles concernant la détermination (*USA, *the progress etc)
- **les mots ou expressions suivantes n’existent pas :** ***technologic** ; ***intitled** ; ***evoluate** & ***evolute** ; ***revelate**; ***evolucionate**; ***revolutionate**; ***hight** ;

***changement [change is the correct version]; to what *entend/*extend ...? [to what extent ...? is the correct version] ; *modificate; *concurrency &*concurrent (pour "la compétition" & "un concurrent"); *investissement & *investissors; *subventions ; *significate ; *evocate ; to *considerate & *considerating ; *beneficiate ; to *occupate ; to *favourise ; to *purpose ; *benefic**

- confusions au sujet de :

- **COUNT VS NON COUNT :**
'People want employment/work/jobs' and not 'people want *employments/*works/*job'
 work & employment are NON COUNT words VS a job/a task
- **benefit (= « avantage ») VS profit**
- **to grow (=to increase) VS to grow up (=to become an adult)**
- **precise (=ADJECTIF) VS to point out or to specify ("préciser")**
- **likely VS likable**
- **loose VS lose**
- **issue VS « issue » en français (= outcome/upshot etc.)**
- **on one side / *on one hand**
- **[like = such as = "comme par exemple"] VS [as he says = « comme il le dit »]**
- **less VS fewer; much VS many; this VS these**
- **that VS than**
- **touch VS affect**
- **search VS research**
- **rise VS raise**
- **say VS tell**
- **let VS leave**
- **society VS company**
- **a text named/called/*untitled/*intituled pour 'entitled'**
- **threat (=NOM) VS to threaten (=VERB)**
- **training VS formation**
- **the particulars (= « les détails ») VS individuals (= « les particuliers)**

- accords: **others reasons, she *tell, everybody *are aware, one of the main *issue*

- prépositions:

- *discuss *about*
- *deal *about*
- *treat *about*
- *wonder *on sth*
- *to answer *to /*at a question*
- *regarding *to tasks*
- **for finish*
- *the reason *of*
- **In May 27th*
- **On July*
- **In what extent?*

- grande confusion entre génitifs/noms composés/compléments de nom:

**people lives [people's lives]; *the work's world / *the work world [the working world]; *the society of consumption [the consumer society]*

- mots de transition mal employés (par exemple *meanwhile*) ou suremployés (par exemple *moreover*)

- Registres et niveaux de langue: des expressions du type 'superwicked problems', 'pretty real', 'she reckons' 'way too big', 'it's a big deal', 'it's dumb', 'it's all legit', 'it's gonna be better' s'emploient dans un cadre oral informel, et doivent être évitées dans une copie du concours. Donc bien faire attention à produire un discours qui n'est pas une transposition de l'oral, avec sa spontanéité et son absence de recul, mais une construction bien réfléchie dont la sophistication répond à de hautes exigences.

Dans l'ensemble, les correcteurs regrettent de trouver trop peu d'expressions idiomatiques (**utilisées à bon escient et non plaquées**). Il va de même pour un manque de variété dans le

lexique : il y a certes quelques très bonnes copies à cet égard, mais dans de trop nombreuses productions le lexique, sans être faux, se limite à des éléments simples.

Certains étudiants plaquent des expressions qui sont potentiellement intéressantes, mais qui à la longue deviennent lassantes. Retrouver 'a boon or a bane' cinq ou six fois par paquet dans les titres semble montrer un simple calque d'expressions vues en cours.

3-2 / Maîtrise de la syntaxe

Si la syntaxe est naturelle, alors il est à parier que la copie d'un candidat est satisfaisante par ailleurs – tant la maîtrise de la syntaxe anglaise est rare dans les productions lues par les correcteurs. Ne jamais oublier qu'il est inhabituel en anglais de séparer sujet/verbe/COD – considérer donc qu'il s'agit d'un bloc très fort - alors que la langue française les sépare fréquemment dans la langue écrite.

Les copies comprennent en général de longues phrases construites étrangement pour un lecteur anglophone ; ce dernier se retrouve dans une zone d'inconfort face à une langue peu/pas naturelle – inconfort qui peut devenir de l'incompréhension si l'ordre des mots est vraiment trop différent par rapport à ce qu'un anglophone attend.

La ponctuation est trop souvent mal maîtrisée, notamment avec l'absence de virgules : que dire d'un 'on another hand the danger is that some jobs are threaten and other grow rapidly it provokes skill instability across jobs according to the report' ?

Il nous semble que l'étrangeté de la construction des phrases vient souvent du simple fait que les étudiants pensent en français, conçoivent une phrase en français dans leur tête, et traduisent ensuite cette phrase mot à mot. Pour d'autres, un des aspects majeurs de leur façon d'aborder l'écriture est de « ressortir » un maximum d'expressions apprises récemment – plaisantes, voire excellentes par ailleurs - mais employées dans des phrases mal bâties ou mal orthographiées, ce qui annule complètement la charge positive de cette démarche. Au final, mieux vaut un discours plutôt simple mais naturel, intelligible et bien maîtrisé, que des phrases bancales mêlant efforts louables d'introduire des expressions recherchées (« *one cannot but wonder ...* ») et fautes de grammaire discordantes.

Pour conclure, comme par le passé nous proposons quelques pistes de travail modestes pour les préparateurs :

- Travailler les **introductions** évidemment ;
- Entraîner à la **reformulation** à partir d'idées/de phrases clefs d'un texte ;
- Travailler les **transitions** (cela est bénéfique pour montrer que l'on a bâti un réel travail de réflexion et que l'on a pris du recul par rapport aux textes). **Cela ne revient pas seulement à saupoudrer son devoir de 'moreover/also/on the other hand' ; nous déplorons la répétition à outrance de certains mots de liaison (ajoutons 'indeed' et 'in fact' à la liste précédente) qui rend le discours peu authentique.**
Les articulations logiques doivent être réelles, sous peine de produire un effet « catalogue » avec un empilement de remarques liées par des connecteurs surutilisés.
- Travailler sur le **rapport graphie/phonie** qui demeure problématique ; peut-être convient-il d'écrire davantage au tableau ?
- Retravailler les bases de la langue :
 - les **questions** donnent lieu à des syntaxes fantaisistes
 - mais aussi les **négations** (**they not seem*)
 - la structure **ONE OF + Pluriel** est systématiquement martyrisée
 - **on trouve maintenant l'accord des adjectifs au pluriel dans de très nombreuses copies)**

LANGUE VIVANTE ARABE

Durée : 3 heures

Suite à la correction de vos copies, estimez-vous que cette année, **par rapport aux années précédentes** :

- X L'épreuve a été « normalement » réussie (pas de variation notable) par les candidats **voir commentaires ci-dessous ; attention tout de même à : la méthodologie et la qualité de la rédaction**
- L'épreuve a été plutôt moins bien réussie par les candidats
- L'épreuve a été plutôt mieux réussie par les candidats (amélioration : compréhension, méthodologie ou rédaction ?)

QUALITE DE LA SYNTHESE

Points positifs	Points négatifs
<ul style="list-style-type: none">- Tous les candidats ont compris qu'il s'agit de prendre les éléments des trois textes pour en former un seul ; un effort, par certains, a été vraiment fourni (plan, mots, expressions etc), mais ils restent plutôt minoritaires.- L'existence d'un plan pour la synthèse : une introduction, annonce de la problématique, un corps du sujet, et souvent une conclusion voire une question en guise d'ouverture.- En général, les candidats ont bien compris et assimilé les informations contenues dans les documents.- Bonne connaissance d'aspects géopolitiques abordés dans les textes.	<ul style="list-style-type: none">- Beaucoup de candidats ont « gaspillé » beaucoup de mots à récapituler les titres, dates et auteurs des trois textes ;- Manque de structure logique de la synthèse. Pas de cohérence entre les phrases car aucun lien logique, on saute aléatoirement d'un point à l'autre juste pour citer les informations.- Beaucoup de collage, du mot à mot. Pas assez de reformulation.- Syntaxe très faible et fautes de grammaire et d'orthographe pas acceptables.- Beaucoup ont fait de la juxtaposition d'informations sans plan clair ;- Beaucoup d'entre eux ont repris des expressions des textes ;- Certains n'ont pas pu résister à critiquer la presse ;- Certains ont mis « document 1/2/3 » à la fin de certains paragraphes/certaines phrases ;- Une autre pratique répandue consistait à résumer séparément chaque texte ;- Beaucoup de copies sans titre ;- Parfois le nombre de mots n'est pas respecté ;- La façon dont la problématique est posée : « La presse souffre dans les pays arabes, ces trois textes (titre 1, titre 2 et titre 3) vont nous aider à savoir le pourquoi et le comment ;- La synthèse entamée par deux ou trois questions, sans introduction ;- Certaines synthèses comprenaient plusieurs décomptes de mots, par exemple 372 et 380, alors qu'il y avait visiblement beaucoup plus que 10 mots entre les deux décomptes ;- Certaines synthèses ont mis des sous-titres de type ; introduction, développement, conclusion

QUALITE DE LA LANGUE

Lexique	Grammaire	Syntaxe
<ul style="list-style-type: none">- Copié collé des documents- Liberté de la presse, souvent les candidats ont utilisé « El- Hurriya El-Sahafiya », ce qui n'est pas correct en arabe.	<ul style="list-style-type: none">- Lacunes de base en termes de conjugaison, de déclinaisons, et d'orthographe...	<ul style="list-style-type: none">- Phrases souvent trop longues, sans ponctuation.- Fausse structure de phrases, phrases incorrectes.- Certaines formulations compliquées, parfois sans verbe ; « 14% » au lieu de « %14 » (sens de l'arabe)

AUTRES REMARQUES

Dans trop de copies les correcteurs ont rencontré le problème suivant : effet « puzzle », c'est-à-dire, on retrouve beaucoup de bouts de phrases copiés des textes, distribués et collés dans une forme de syntaxe. Ont été pénalisées les copies qui dévoilaient une maîtrise médiocre de l'arabe et de la cohérence, et où le copiage était flagrant.

Pour les préparateurs, il est donc particulièrement important d'expliquer en détail à leurs étudiants le concept de la synthèse, car on peut confondre facilement avec le résumé, ou le compte rendu.

La notion de « reformulation » doit être clairement mentionnée dans les instructions des préparateurs, ce qui permettra de déboucher sur des productions où les correcteurs pourront juger les étudiants sur leurs « vraies » compétences.